CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
618e ET 619e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

LE CHATEAU DE PONTALEC

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. Adolphe D'ENNERY et Ferdinand DUGUÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 3 SEPTEMBRE 1862.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

RAOUL DE SABRAN................	MM. F. Berton.	UN DOMESTIQUE..................	M. Mallet.
LE CAPITAINE PIERRE............	Christian.	LA DUCHESSE DE PONTALEC.......	Mmes Talini.
FRÉDÉRIC DE VARANNE...........	Clarence.	MARCELLE........................	Lia-Felix.
CANILLAC........................	Manuel.	DIANE...........................	Juliette Clarence.
FARGIS..........................	Gaspard.	SIMONNE.........................	Cécile Derval.
GEORGES DE MONTLOUIS..........	Léon-Leroy.	Roués, Gardes, Paysans, Laquais, etc.	
YVONNIC.........................	Lemaire.		

— Tous droits réservés —

ACTE PREMIER.

Un élégant boudoir du temps de la régence. — C'est la fin du joyeux souper donné par Frédéric de Varanne à ses amis les roués : sous le feu des cristaux et des bougies multipliées par les glaces dorées, le café circule, les flacons se débouchent et le champagne pétille dans les verres.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC DE VARANNE, FARGIS, Convives.

FARGIS. Haut les verres, messieurs, et portons une santé à notre amphitryon !... Le régent de France, Philippe d'Orléans, ne traite pas plus royalement ses convives !... A Frédéric de Varanne !

TOUS. A Frédéric de Varanne !

FRÉDÉRIC. A vous tous, messieurs !

FARGIS. En nous donnant à souper, dans ta délicieuse maison de la petite rue du Bac, tu nous as promis une surprise au dessert... Le dessert est englouti, mais nous attendons encore la surprise...

FRÉDÉRIC. Un peu de patience, Fargis...

FARGIS. Soit, mais beaucoup de champagne !...

FRÉDÉRIC. Buvons !

TOUS. Buvons !

FARGIS, posant son verre. Eh ! pardieu ! je la devine, moi, ta surprise !

FRÉDÉRIC. Ah ! tu la devines ?

FARGIS. Eh ! oui : tout à l'heure, à un signe du maître, et par quelque trappe habilement machinée, nous allons voir apparaître dans un nuage de gaze bleue ou rose, tout comme à l'Opéra...

FRÉDÉRIC. Qui donc ?...

FARGIS. Pardieu ! la surprise attendue... Le museau de la Grandval, les épaules d'Émilie Dupré, les jambes des deux

76900

sœurs Souris, sans compter la Desmares, la Mazé... la... Voyons, avoue que j'ai deviné le coup de théâtre.

FRÉDÉRIC. Tu n'as rien deviné du tout.

FARGIS. Ah çà! mais, alors, quand nous diras-tu...

FRÉDÉRIC. Quand nous serons au complet.

FARGIS. Qui attends-tu donc?

FRÉDÉRIC. Canillac d'abord.

FARGIS. Oh! ne compte pas sur Canillac pour ce soir... tout son régiment est sous les armes, vu les événements de la journée.

FRÉDÉRIC. C'est donc vrai, cette conspiration de M. de Cellamare?

FARGIS. C'est même assez grave... Le régent a failli être enlevé hier dans le bois de Boulogne, et le complot a des ramifications jusqu'en Bretagne... On arrête beaucoup de monde, à ce qu'il paraît... mais, au diable les conspirateurs, et foin de la politique... buvons!...

TOUS. Buvons!...

FARGIS. Qui attends-tu encore?...

FRÉDÉRIC. Qui?... mais le plus élégant, le plus railleur, le plus pervers, le plus dépravé de nous tous, la fleur des pois de la débauche, le libertin par excellence, le roi des sans-cœur, en un mot, Raoul de Sabran!...

FARGIS. Cet élégant, ce roi de la mode, qui s'est imaginé de se poudrer les cheveux? Il ne viendra pas non plus...

FRÉDÉRIC. Pourquoi?

FARGIS. Parce qu'il est aussi sous les armes.

FRÉDÉRIC. Lui?

FARGIS. Et consigné!

FRÉDÉRIC. Près du régent?...

FARGIS. Eh! non... près de la Florence, sa nouvelle maîtresse... Ne sais-tu pas que, depuis huit jours, il est amoureux fou de cette fille?

FRÉDÉRIC. Sabran, amoureux? Allons donc!

FARGIS. Dame! c'est à le craindre... Il n'a jamais gardé une femme tout ce temps-là... et ce qu'il y a d'aggravant, c'est qu'il la croit fidèle.

FRÉDÉRIC, riant. Depuis huit jours?

FARGIS, de même. Oui.

FRÉDÉRIC. Alors, il rira bien en apprenant que... (Bruit au dehors.) Mais, écoutez donc, messieurs, on se bat dans la rue...

FARGIS. Quelque querelle de manants...

FRÉDÉRIC. Non... c'est un bruit d'épées... (Il ouvre la fenêtre.) On n'y voit goutte, la nuit est noire au diable.

FARGIS. Tu vas te faire arquebuser!

FRÉDÉRIC. Il y a des gardes du régent... j'ai reconnu l'uniforme... Un homme vient de tomber... d'autres prennent la fuite... L'homme ne bouge plus... je le crois mort...

FARGIS. Grand bien lui fasse!... Revenez donc boire... Des gens sérieux peuvent-ils s'occuper de ces balivernes...

FRÉDÉRIC. Je ne vois plus personne... les combattants ont tourné la ruelle .. mais on ferraille toujours... Aux épées, messieurs, et allons voir ce qui se passe.

SCÈNE II.

Les Mêmes, RAOUL DE SABRAN, GEORGES DE MONTLOUIS.

SABRAN, paraissant au seuil de la porte. Ne vous dérangez pas... c'est lui. (Il remet au fourreau l'épée qu'il tenait à la main.)

TOUS. Sabran!

FRÉDÉRIC. Tu n'es pas blessé?...

SABRAN. Ma foi, non.

FRÉDÉRIC. Et l'homme qui est étendu là?

SABRAN. L'homme?... Ah! c'est différent... il est mort.

FRÉDÉRIC. Tu le connais?

SABRAN. Nous le connaissons tous: c'est le lieutenant favori de Canillac, vous savez, ce gros Bavarois qui préférait la bière au champagne, par esprit national... L'ami Canillac va être furieux!...

FRÉDÉRIC. Mais, qu'est-il donc arrivé?

SABRAN. Voyons, nous sommes bien entre nous... Il n'y a point d'étrangers ici?

FRÉDÉRIC. Non.

TOUS. Non.

SABRAN. Pas de valets aux écoutes?

FRÉDÉRIC. Non.

SABRAN. Pas de femmes surtout?

FRÉDÉRIC. Personne.

SABRAN, à la cantonade. Vous pouvez venir, monsieur. (Entre Georges de Montlouis.) Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre un peu, et permettez-moi de vous présenter ces messieurs... Frédéric de Varanne, baron de Fargis, Clermont, Simiane, La Fare... Nangis...

MONTLOUIS. Tous amis du régent, si je ne me trompe...

SABRAN. Et bons gentilshommes, ce qui vaut mieux.

MONTLOUIS. Me ferez-vous aussi l'honneur de me dire votre nom?

SABRAN. Raoul de Sabran...

MONTLOUIS. Ah!

SABRAN. Vous paraissez me connaître?

MONTLOUIS. De réputation.

SABRAN. Alors, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est détestable...

MONTLOUIS. Monsieur...

SABRAN. Et, maintenant, qui dois-je présenter?...

MONTLOUIS. Chevalier Georges de Montlouis.

SABRAN. Noblesse bretonne, je crois?

MONTLOUIS. Noblesse bretonne.

SABRAN. Le gros Bavarois que vous savez s'était rué sur monsieur avec cinq ou six butors de sa compagnie .. Je passais, j'ai dégainé, j'ai pris le parti du plus faible, nous nous sommes trouvés les plus forts, et nous voilà!...

MONTLOUIS. Je vous dois bien réellement la vie...

SABRAN. Comme je vous l'aurais due en pareil cas...

MONTLOUIS. Certes!

FRÉDÉRIC. Et quel était le motif de cette attaque?

MONTLOUIS. Je suis un proscrit, monsieur.

TOUS. Un proscrit?...

MONTLOUIS. J'ai conspiré contre le régent avec Du Ménil et Sandraski, et ma tête est mise à prix, comme celles de Talhouët et de du Couëdic... faites donc de moi ce qu'il vous plaira...

FRÉDÉRIC. Vous êtes mon hôte, monsieur, il n'y a ici qu'un gentilhomme de plus.

MONTLOUIS. Sur ma foi, messieurs, on vous juge fort mal dans notre sévère Bretagne, et je jure Dieu qu'on vous calomnie...

SABRAN. Nous calomnier... nous? C'est impossible! Nous valons encore moins qu'on ne le dit... Mais parlons de vous; quel parti comptez-vous prendre?

MONTLOUIS. Je tâcherai de gagner la frontière.

SABRAN. Possédez-vous quelque passe, quelque sauf-conduit?

MONTLOUIS. Non.

SABRAN. On y avisera... Avez-vous de l'argent?

MONTLOUIS. Fort peu...

SABRAN. Nous ne vous en prêterons pas, mais vous nous en gagnerez...

MONTLOUIS. Comment?...

SABRAN. Au pharaon, vive Dieu!... Nous allons jouer un jeu d'enfer!...

TOUS. Oui, oui!

SABRAN. Mais l'important, c'est que vous changiez d'habits... les vôtres sont trop en désordre, et fort endommagés de coups d'épée...

FRÉDÉRIC, ouvrant une porte latérale. Entrez là, monsieur de Montlouis; nous sommes à peu près de même taille, et je mets toutes mes nippes à votre disposition.

MONTLOUIS. Mais, pardon, je ne sais...

SABRAN. Oh! pas de façons, de grâce, et hâtez-vous... Notre ami Canillac va se mettre en chasse; vos vêtements vous feraient reconnaître... Jetez-les au feu, déguisez-vous le mieux possible et revenez gagner notre argent... Allez, allez! (Montlouis sort.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, moins MONTLOUIS.

FRÉDÉRIC. Cette algarade-là nous fera laver la tête par Son Altesse.

SABRAN. Bah! Philippe est trop bon diable pour ne pas en rire... A notre place il en eût fait autant! C'est le régent de France, mais c'est le roi des fous! La chose amusante maintenant serait de mystifier le Canillac... Je me sens en verve, et, d'ailleurs, vous m'aiderez tous, n'est-ce pas?

TOUS. Oui, oui!

FARGIS. Fort bien! Mais en attendant le Breton, en attendant Canillac, en attendant le diable, je somme Frédéric de tenir sa parole... Il nous a promis une surprise, il nous la faut!

SABRAN. Allons, exécute-toi!

FRÉDÉRIC. Eh bien, messieurs, cette surprise, cette grande surprise que je vous ménageais, c'est...

TOUS. C'est?...

FRÉDÉRIC. C'est... que je me marie.

TOUS. Ah!

SABRAN. Qu'est-ce que tu dis là?

Digitized by Google

FRÉDÉRIC. Je... me... marie...

SABRAN. Mais c'est scandaleux, c'est immoral, c'est le comble de la dépravation! Et tu n'as pas ce droit-là! et nous nous y opposerons, nous, tes amis!...

FRÉDÉRIC. Mes amis?... Oui, certes, vous êtes de charmants compagnons de plaisir, d'aimables chenapans, de spirituels vauriens!... Railleurs jusqu'au cynisme, semant la honte, niant la vertu, vous avez fait de la vie une débauche sans fin, et, comme vous, jusqu'à présent, j'ai jeté au gouffre avec un éclat de rire le nom et la fortune des aïeux!.. Mais il paraît qu'on se lasse de tout, même des meilleures choses, et je me suis lassé! Où je cherchais le bonheur, j'ai trouvé l'ennui, le vide, le dégoût, et je vous tire sans vergogne ma plus belle révérence.

SABRAN. Sarpejeu!... mais savez-vous qu'il prêche très-bien!

FRÉDÉRIC. Prêcher... moi?... Oh! je n'ai pas cette prétention-là!... Ne comptez pas sur moi pour vous convertir.

SABRAN. Merci!... Ah çà! voyons, sérieusement, tu n'es pas gris, tu n'es pas malade, tu n'es pas fou?

FRÉDÉRIC. Je crois que non...

SABRAN. Et tu te maries?

FRÉDÉRIC. Et je me marie.

SABRAN. Alors, c'est à n'y rien comprendre! c'est à désespérer de l'humanité!... Mais, malheureux! toi qui as fréquenté tant de ménages, tu ne songes donc pas à quoi tu t'exposes en passant à l'ennemi?

FRÉDÉRIC. Bah! danger connu est à demi évité!

SABRAN. Ah! que tu mériterais bien... ce qui t'attend!... Et qui épouses-tu?

FRÉDÉRIC. Ah! par exemple, tu me permettras de ne pas te le dire.

SABRAN. Tu vois, tu as déjà peur.

FRÉDÉRIC. Dame, tu es si dangereux!

SABRAN. Eh bien, je la connais, ta future, mon cher!

FRÉDÉRIC. Vraiment?

SABRAN. Et je vais, messieurs, vous la dépeindre trait pour trait.

FARGIS. Voyons!

SABRAN. C'est une grande fille assez maigre qui sort du couvent... les yeux de la mère... assez beaux; les pieds du père... impossibles; la bouche passable quand elle rit... Il est vrai qu'elle ne rit jamais, par excès de pudeur!... Acariâtre déjà... avec promesse d'être spirituelle... plus tard!... Quant aux mains, rouges comme la vertu... c'est tout dire!... Allons, décidément, Frédéric, je crois que tu peux être assez tranquille de ce côté-là.

FRÉDÉRIC. Je le serais moins si elle avait la beauté de la Florence.

SABRAN. Pourquoi?

FRÉDÉRIC. Pour rien... mon pauvre Sabran! (Il rit.)

FARGIS. Ainsi, c'est bien résolu... tu désertes?

FRÉDÉRIC. Non pas, je prends ma retraite, et vous avouerez tous que j'y ai des droits formels de par mes nombreux exploits de buveur, de joueur, et de séducteur!... J'ai même tenu, pour honorer le drapeau que je quitte, à terminer ma carrière de roué par une action d'éclat... Sabran, je t'ai pris ta maîtresse!

SABRAN. Laquelle?

FRÉDÉRIC. La dernière, pardieu!... celle que tu idolâtrais, celle que tu cachais comme un trésor, celle que tu croyais bien à toi, à toi seul... l'adorable Florence!...

SABRAN. C'est faux!

FRÉDÉRIC. Ah! tu ne me crois pas sur parole?

SABRAN. Non.

FRÉDÉRIC. Et... il te faut des preuves?

SABRAN. Oui.

FRÉDÉRIC. Eh bien, voici la bague que tu avais mise à son doigt et qu'elle a passée tendrement au mien... voici les lettres que tu lui as écrites et qu'elle m'a données en riant... Quant à une clef de sa chambre, si tu tiens à en avoir deux, prends celle-ci... (Explosion de rires parmi les Roués.)

SABRAN, avec menace. Frédéric!

FRÉDÉRIC, soutenant son regard. Sabran! (Il se lève.)

FARGIS. Tout doux, messieurs! Que diable! on ne se querelle pas pour ces espèces-là?...

SABRAN. C'est vrai, j'avais tort, j'étais absurde... Se fâcher pour une femme... deux bons amis comme nous!.. Allons donc, ce serait de la folie!

FRÉDÉRIC. A la bonne heure!

SABRAN. Le tour est excellent, et je ris à cœur joie de mon malheur! Bien joué, sarpejeu, très-bien joué!... ce cher Frédéric!... Ah! je lui rends justice, il a le caractère mieux fait que moi: on ne le verrait pas même sourciller, si un ami lui prenait sa maîtresse!... Décidément, c'est le plus fort de nous tous, et son départ va faire dans nos rangs un vide déplorable.

FRÉDÉRIC. Ah! du moins, mes amis, nous nous quitterons gaiement, et c'est au fond d'un verre que j'ai voulu noyer ma vie de garçon... et puisque c'est ma dernière orgie, je veux boire à rouler sous la table!

SABRAN. C'est cela! buvons!

TOUS. Buvons!

FRÉDÉRIC. Encore!

SABRAN. Toujours!

FRÉDÉRIC. Toujours!

SABRAN. Cette bouteille est vide, à une autre!

FRÉDÉRIC. A une autre!

SABRAN. Sais-tu une chose, Frédéric de mon cœur?

FRÉDÉRIC, déjà ivre. Non, voilà une chose que je ne sais pas.

SABRAN. Mais attends donc que je te la dise.

FRÉDÉRIC. Après?

SABRAN. Nous irons demain à l'Opéra et nous sifflerons ensemble cette drôlesse de Florence.

FRÉDÉRIC. Je veux bien... Ah! c'est-à-dire, non, je ne veux pas... Demain, je ne te connaîtrai plus, je serai un homme rangé, un homme estimable.

SABRAN. Demain, tu seras aux genoux de ta future?

FRÉDÉRIC. Oh! non... pas si vite... J'irai d'abord dans le Poitou serrer sur mon cœur de vieux parents à héritage... puis, dans une quinzaine à peu près, je partirai pour...

SABRAN. Pour?...

FRÉDÉRIC. Pour le pays de ma belle!

SABRAN, à part. Sa langue finira bien par se délier.

FRÉDÉRIC. Ah çà! vous me laissez boire tout seul, vous autres! ça n'est pas du jeu! Il n'y a que Sabran qui me tienne tête!... Sabran qui me parle de demain... mais, demain, mon brave ami, j'aurai jeté mon passé par la fenêtre comme je jette cette bouteille! (Il lance à toute volée par la fenêtre la bouteille qu'il vient de vider.)

UNE VOIX, au dehors. Hé! là-haut!...

FRÉDÉRIC. Gare!

LA VOIX. Prenez donc garde, mille diables!

FRÉDÉRIC. Tiens, c'est la voix de Canillac.

TOUS. Canillac! (Montlouis rentre précipitamment vêtu avec plus d'élégance.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MONTLOUIS, puis CANILLAC.

SABRAN, à Montlouis. Parfait! pas reconnaissable...

MONTLOUIS. La rue est pleine de soldats, la maison est cernée...

SABRAN. Laissez-moi faire, et ne craignez rien... Attention, vous autres.

FARGIS. Sois tranquille.

SABRAN. On roulera Canillac!... C'est si bon de se divertir un peu aux dépens des amis, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. C'est délicieux!... (Entre Canillac portant l'uniforme de colonel des gardes.)

SABRAN. Bonsoir, Canillac!

FRÉDÉRIC. Sois le bienvenu, Canillac!

FARGIS. Vive Canillac!

CANILLAC. Savez-vous que c'est parfaitement idiot de bombarder les passants à coups de bouteille?...

FRÉDÉRIC. Idiot!... Tu es sévère pour la gaieté française!... Mais, regardez donc, messieurs, il est tout bouleversé, Canillac.

CANILLAC. On le serait à moins!

SABRAN. Pour une bouteille vide...

FRÉDÉRIC. Qui ne t'a rien cassé...

CANILLAC. Il s'agit bien de la bouteille, bédiable!

SABRAN. Et de quoi s'agit-il donc, bédiable?

CANILLAC. Mais vous ne savez donc pas ce qui se passe.

SABRAN. Ma foi, non!

CANILLAC. Quel vacarme d'enfer faisiez-vous ici, pour n'avoir pas entendu la bagarre?

SABRAN. Où ça, la bagarre?

CANILLAC. Mais dans la rue, sous cette fenêtre, à deux pas de vous; il n'y a qu'un instant, on m'a estropié trois gardes...

TOUS. Oh!

CANILLAC. Et tué mon lieutenant.

TOUS. Ah!

SABRAN. Lequel? le petit Brissac?

CANILLAC. Du tout, mon brave Hermann!

SABRAN. Hermann?... Ah! j'y suis... ce gros Bavarois qui se portait si bien?

CANILLAC. Précisément.

SABRAN. Tuer un homme d'une santé pareille; mais c'est une indignité, cela crie vengeance!...

Digitized by Google

CANILLAC. Et je me vengerai! J'ai donné ordre de fouiller toutes les maisons de la rue.

SABRAN. Excepté celle de Frédéric, je suppose?...

CANILLAC. Celle de Frédéric comme les autres! Mes hommes tiennent les deux bouts de la rue, et personne n'en sortira qu'avec ma signature... Il n'y a pas d'amitié qui tienne devant les rigueurs du service militaire.

SABRAN. Canillac, je t'admire! C'est digne des Romains

CANILLAC. Ils étaient deux, les scélérats!

SABRAN. Ils étaient deux?

CANILLAC. Mais, par malheur, je n'en connais qu'un...

SABRAN. Ah! tu en connais un?

CANILLAC. Oui.

SABRAN. De figure?

CANILLAC. De nom.

SABRAN, à part. Ouf!

CANILLAC. Un Breton, un sieur de Montlouis, une sorte de petit gentillâtre. (Montlouis fait un pas vers Canillac.)

SABRAN, bas à Montlouis, qu'il arrête. Prenez garde!

CANILLAC, apercevant Montlouis. Cet étranger?...

SABRAN. Un parent à moi, mon cher Canillac, un cousin que je suis heureux de te présenter...

CANILLAC. Monsieur?...

SABRAN. M. Georges de Sabran, un garçon charmant, dont je veux parfaire l'éducation, et que sa famille m'a chargé de produire dans le monde : c'est une excellente recrue pour notre régiment des Roués, et je te demande pour lui ton amitié.

CANILLAC. Comment donc! mais...

SABRAN. Et avec cette amitié précieuse, tes excellents conseils; tu m'aideras à le former.

CANILLAC. J'y consens.

SABRAN. Et pour commencer, voici des cartes, donne-lui une première leçon...

MONTLOUIS, bas. Mais, monsieur...

SABRAN. Allons, jouez! (Bas.) Perdez, gagnez, peu importe, nous le tenons! (Haut.) Est-ce dit, colonel?

CANILLAC. Impossible, mon service me réclame...

SABRAN. Bah!... tes gardes feront bien leur métier sans toi, et en attendant qu'ils aient happé ce petit Montlouis, tu auras ruiné mon cousin...

CANILLAC. Cependant, le service...

SABRAN. Le service attendra.

CANILLAC. Un tour ou deux, alors, mais pas davantage. (Il se met à jouer avec Montlouis.)

SABRAN, à part. Les voilà aux prises! A l'autre, maintenant... il est gris à point! (Il s'approche de Frédéric le verre à la main, et en feignant d'être ivre aussi.)

A-t-on la paix? a-t-on la guerre?
Je n'en sais rien!
Mais j'ai ma bouteille et mon verre,
Tout ira bien!...

FRÉDÉRIC, buvant et chantant aussi.

Tout ira bien!...

SABRAN, attendri. Ce bon Frédéric!

FRÉDÉRIC, de même. Ce cher Sabran!

SABRAN. Quand je pense que nous avons failli nous quereller pour une coquine! Est-on bête, parfois? Tu ne m'en veux plus, au moins?... Du reste, tous les torts étaient de mon côté... Ah!... Frédéric, tu disais bien qu'il y a le vide au fond de nos plaisirs, l'amertume au fond de nos verres, et tu fais sagement, toi, de sauver du naufrage ce qu'il te reste encore de cœur pour un véritable amour...

FRÉDÉRIC. Elle est si charmante, ma future!

SABRAN. Et quel ravissant nom?...

FRÉDÉRIC. Le plus ravissant du monde.

SABRAN. Un trésor de nom?...

FRÉDÉRIC. Un nom de déesse, le plus joli nom de la mythologie...

SABRAN. Qui en a pourtant de bien délicieux... la mythologie: Hébé, Daphné, Chloé, Phœbé...

FRÉDÉRIC. Tout cela ne vaut pas Diane... ma chère Diane!...

SABRAN, à part. J'ai toujours le nom. (Haut.) Elle dort à cette heure sous le regard des anges... elle rêve de toi, peut-être?...

FRÉDÉRIC. Et sous ses fenêtres... dans les grands arbres du parc...

SABRAN, à part. Qui dit parc, dit château...

FRÉDÉRIC. Le rossignol chante...

SABRAN. Voilà un parc privilégié!

FRÉDÉRIC. Pourquoi?

SABRAN. Dame, n'a pas qui veut des rossignols sous ses fenêtres.

FRÉDÉRIC. C'est vrai, mais il y en a beaucoup à Pontalec.

SABRAN, à part. Le château s'appelle Pontalec!... Pontalec, c'est un nom breton. (Haut.) Ainsi, tu pars bientôt pour cette belle Bretagne?

FRÉDÉRIC. Pour cette belle Bretagne... oui.

SABRAN. Admirable pays que la Bretagne!

FRÉDÉRIC. Admirable! mon ami.

SABRAN. Surtout à Pontalec.

FRÉDÉRIC. Surtout à Pontalec.

SABRAN. Non loin de la charmante ville...

FRÉDÉRIC. De la charmante ville...

SABRAN. De l'adorable ville de...

FRÉDÉRIC. De Quimper.

SABRAN. De Quimper! (A part.) Diane de Pontalec, au château de ce nom, près Quimper. (Faisant asseoir Frédéric.) A présent, dors en paix, cher ami, tu te souviendras de Florence.

CANILLAC, jetant les cartes avec colère. Je ne joue plus!... Voilà ce qui s'appelle une chance infernale!

SABRAN. Qu'y a-t-il donc?

CANILLAC. Il y a que mes poches sont vides, et que je dois encore à monsieur...

SABRAN. Combien?

CANILLAC. Pardieu! deux mille pistoles!

SABRAN. Deux mille pistoles! Il me vient une idée : combien valait la lieutenance du pauvre Bavarois si malheureusement mis à mort tout à l'heure?

CANILLAC. Dix mille livres.

SABRAN. Juste la somme que tu as perdue! Eh bien, mon cousin te l'achète; fais-en ton lieutenant, et vous serez quittes... Est-ce dit?...

CANILLAC. Soit!

SABRAN. Dettes de jeu se payent comptant; signe la commission.

CANILLAC. Monsieur Georges de Sabran accepte-t-il?

MONTLOUIS. J'accepte, monsieur.

SABRAN. Alors, donnez-vous l'accolade, et c'est chose faite. (Canillac se met à écrire.) Et vous, mon cher, dès que vous tiendrez sa signature, qui vous servira de passe, partez comme l'éclair.

MONTLOUIS. Ah! monsieur, que de reconnaissance!

SABRAN. Oh! le temps est précieux, ne le perdez pas à me remercier.

CANILLAC, revenant à eux. La voici, cette commission. (Il donne à Montlouis le parchemin qu'il a signé.)

SABRAN. Georges de Sabran, saluez votre colonel. (Bas, à Montlouis.) Et décampez vite. Vous voilà leur lieutenant, ils ne vous arrêteront pas.

CANILLAC, reprenant les cartes. Ma revanche, à présent!

MONTLOUIS, bas à Sabran. Ah diable!

SABRAN, à Canillac. Eh! mon cher, laisse-le au moins respirer quelques secondes... Il n'a pas encore, comme nous, l'habitude des tripots, et tu l'as mis sur les dents... Vois donc, il est tout en nage, ce pauvre garçon.

CANILLAC. Mais, cependant, on me doit une revanche!

SABRAN. Rien de plus juste... Aussi je prends sa partie, moi.

CANILLAC. A la bonne heure... La Fare, prête-moi cent louis!

SABRAN, bas à Montlouis. Partez!

MONTLOUIS. Merci et adieu. (Il sort.)

SABRAN s'assied en face de Canillac; une partie des Roués fait cercle autour d'eux; Fargis et les autres protégent la sortie de Montlouis qui part sans être aperçu de Canillac. Avoue que tu ne perds pas au change, et que tu comptes bien te refaire sur moi, n'est-ce pas? C'est vraiment inouï, messieurs, que je n'aie jamais pu lui attraper un écu, à ce Canillac! Ah! tu peux te vanter d'être en toutes choses un fortuné coquin, et jamais personne n'a mieux fait mentir le proverbe : « Heureux au jeu, malheureux en... » Tiens, tu es perdu!

CANILLAC. Cela commence mal...

SABRAN. Bah! gage de succès pour toi... Doublons-nous?

CANILLAC. Doublons!

SABRAN. Voyons, sans rancune... Comment le trouves-tu, mon petit cousin? Il est très-gentil, pas vrai?

CANILLAC. Oui, oui... Tourne donc la carte!

SABRAN. De l'élégance, de l'esprit, une jolie cambrure...

CANILLAC. Tourne donc!

SABRAN. Comment trouves-tu sa cambrure? Fine lame aussi! Personne, excepté toi, ne s'entend mieux à jeter les gens sur le carreau.

CANILLAC. Mais tourne donc!

SABRAN. Tiens, en parlant de carreau, voici l'as, qui me fait encore gagner.

CANILLAC. Alors, toute la poignée d'un coup!

UNE VOIX, au dehors. Halte! on ne passe pas!

MONTLOUIS, au dehors. Lieutenant aux gardes, voici mon brevet.

Digitized by Google

LA VOIX. Passez, mon lieutenant.

SABRAN, à part. C'est fait! (Haut.) Dis donc, Canillac!

CANILLAC. Eh bien, quoi?

SABRAN. Si ce cousin-là n'était pas mon cousin le moins du monde?...

CANILLAC. Comment?...

SABRAN. Si l'homme qui faisait ta partie et l'homme qui a dépêché ton gros Bavarois...

CANILLAC. Achève!

SABRAN. N'étaient qu'une seule et même personne?

CANILLAC. C'est impossible!

SABRAN. C'est exact.

CANILLAC. Et cet homme s'appelle...

SABRAN. Aussi vrai que je gagne encore, et que voilà les cent louis de La Fare passés dans ma poche, cet homme s'appelle Georges de Montlouis.

CANILLAC, se levant, et cherchant partout. Lui! c'était lui!... Et où est-il?... où est-il?

SABRAN. En route pour la frontière.

CANILLAC. Oh! je le rattraperai! Je me vengerai! Alerte! aux armes! (Il sort éperdu et furieux au milieu des éclats de rire des Roués.)

SABRAN, à part. Cours après ta vengeance, Canillac! et demain, Frédéric, j'irai chercher la mienne. (Haut.) Allons, messieurs, une dernière santé à Frédéric de Varanne!

TOUS. A Frédéric!

SABRAN. Et à son heureux mariage!

TOUS. A son mariage!

ACTE DEUXIÈME.

L'extérieur d'un pavillon, dans le parc du château de Pontalec en Bretagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

YVONNIC, SIMONNE, Paysans et Paysannes, en habits de fête.

YVONNIC. Attention, vous autres... v'là madame la duchesse et mam'selle Diane!... Elles ont tourné l'allée de tilleuls et se dirigent de ce côté... Je savais bien, moi, qu'elles viendraient comme d'habitude se promener du côté du pavillon, et que c'est ici qu'il fallait les attendre... Mussez-vous donc bien vite dans vos cachettes, sans faire plus de bruit que des écureuils, et attendez le signal pour montrer vos museaux. (Les paysans se cachent peu à peu derrière les arbres.) Ne fais donc pas tant de bruit avec tes sabots, toi, la Simonne...

SIMONNE. Dame, j'ai buté, quoi!

YVONNIC. Buté, buté... on ne bute pas!

SIMONNE. Mais si, qu'on bute... Vous butez ben aussi, vous, père Yvonnic.

YVONNIC. Jamais!

SIMONNE. Oh! c'te menterie!

YVONNIC. Veux-tu bien te taire et te musser là?

SIMONNE. J' me musse, père Yvonnic, j' me musse.

YVONNIC. Tiens! mais mam'selle Marcelle n'est point avec sa grand'mère!

SIMONNE. Dame, elle ne peut pas être partout, puisque j' l'ons rencontrée tout à l'heure au carrefour de la route, oùsque le courrier de Brest lui a remis une lettre... même qu'elle avait l'air bien contente, la demoiselle... C'était peut-être ben une lettre de son amoureux, dites?

YVONNIC. T' es une mauvaise langue, la Simonne... Mam'selle Marcelle n'a point d'amoureux, elle est trop sage et trop honnête.

SIMONNE. Laissez donc, ça y viendra comme aux autres; ça m'est ben venu, à moi qui vous parle... Enfin, de qui qu' c'est c'te lettre?

YVONNIC. Pardine! c'est de son frère, M. Frédéric de Varanne, ce monsieur de Paris qui va épouser mam'selle Diane de Pontalec, sa cousine.

SIMONNE. Dites donc, père Yvonnic, c'est y un biau gars, l'épouseux.

YVONNIC. Qué qu' ça te fait?

SIMONNE. Ça me fait ren donc; c'est pour jaser c' que j'en dis.

YVONNIC. Tu penses trop aux hommes, la Simonne.

SIMONNE. Dame! j' sommes pas fille pour ren. Ah! c't égal, j' danserons-t-y à la noce! (Elle se met à sauter.) Ah! ah! ah!

YVONNIC. Mais musse-toi donc, bavarde!

SIMONNE. J' me musse, père Yvonnic, j' me musse...

YVONNIC. Et silence partout, v'là les dames. (Tous les paysans sont cachés. La duchesse et Diane entrent sans les voir.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, DIANE.

DIANE. Venez, bonne mère, venez vous reposer un peu sur votre banc favori... Vous devez être fatiguée.

LA DUCHESSE. Tu dois l'être plus que moi, chère enfant; car tu as, je le sais, parcouru à pied tout le village pour porter aux malheureux les secours et les consolations de la charité... Voyons, donne-moi des nouvelles de tes protégés...

DIANE. Ce sont bien plutôt les vôtres, bonne mère; car, si je leur ouvre mes mains, c'est de vos dons qu'elles sont pleines.

LA DUCHESSE. Tu as visité sans doute les métayers des Joncs, que l'incendie a presque réduits à la misère?

DIANE. Oui, mère, je suis allée à la ferme; j'ai vu ces pauvres gens, et...

LA DUCHESSE. Qu'as-tu donc, chère enfant? te voilà comme troublée!

DIANE. Je le suis en effet... Ah! c'est qu'il s'est passé aux Joncs quelque chose d'étrange.

LA DUCHESSE. Conte-moi cela.

DIANE. J'ai peur d'être grondée.

LA DUCHESSE. Je suis si terrible!... Eh bien?...

DIANE. Eh bien, mère, lorsque je suis arrivée à la ferme, il y avait beaucoup de monde rassemblé aux portes, et j'appris que le collecteur était là prêt à emmener en prison le vieux métayer, qui n'avait pas pu payer la taille. Je courus jusqu'à la maison, et, là, je vis un spectacle navrant. Au milieu des meubles entassés pêle-mêle et qu'on allait vendre à l'encan, les domestiques pleuraient, la ménagère sanglotait, et le fermier cherchait à écarter ses enfants, qui se cramponnaient à ses jambes en jetant les hauts cris; alors, sans réfléchir, j'offris de payer les quinze louis que devaient ces malheureux; mais je n'avais pas cet argent sur moi, et le collecteur, un homme très-dur, très-inflexible, ne voulait accorder aucun délai. Je ne savais comment faire, j'étais désespérée, et les soldats entraînaient déjà leur prisonnier, lorsqu'un étranger fendit la foule, s'approcha de moi, me demanda la permission de me prêter la somme nécessaire, et, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, remit les quinze louis au collecteur qui se retira. Quelques instants après, l'étranger avait disparu lui-même.

LA DUCHESSE. Sans dire son nom?

DIANE. Oui.

LA DUCHESSE. Mais ne s'est-il trouvé là personne qui le connût?

DIANE. Personne.

LA DUCHESSE. Et en s'éloignant, il ne t'a plus adressé la parole?

DIANE. Il a murmuré très-bas : « Priez pour le proscrit!... »

LA DUCHESSE. C'est sans doute quelque gentilhomme impliqué dans le dernier complot : M. de Cellamare comptait beaucoup de partisans parmi la noblesse bretonne.

DIANE. C'est que notre noblesse est toujours prête à faire son devoir, quand il s'agit de résister à l'oppression et de maintenir les privilèges de notre vieille Bretagne.

LA DUCHESSE. Voyez-vous cette petite qui parle politique!

DIANE. Non, bonne mère, et je n'ai nulle envie de conspirer, croyez-le bien; mais je suis Bretonne, et je dois ma sympathie à tous ceux qui luttent et souffrent pour la Bretagne.

LA DUCHESSE, souriant et l'embrassant. Allons, allons, tu n'es qu'une rebelle!

YVONNIC ET LES PAYSANS, qui sont rentrés peu à peu. Vive madame la duchesse! vive les Pontalec! vive mademoiselle Diane!

LA DUCHESSE. Mais pourquoi tout ce monde? Que voulez-vous, mes amis? (Yvonnic tousse et salue à plusieurs reprises.)

SIMONNE, lui poussant le bras. Mais jasez donc, père Yvonnic!

LA DUCHESSE. Parlez, Yvonnic... On croirait que je vous fais peur?

YVONNIC. Oh! non, ma'me la duchesse, j'suis t-ému... V'là la chose... Alors, pour lors, nous nous sommes dit, comme ça, tous les gars de Pontalec.

SIMONNE, le soufflant. Et les filles itou...

YVONNIC. Et les filles itou... Nos maîtres sont de bons maîtres, et depuis qu'ils habitent le pays, le bon Dieu a l'air d'avoir fait sa demeurance; car tout y prospère à lirelarigo : les champs, les jardins, les prés, les bois, et, et...

SIMONNE. Et les filles itou...

YVONNIC. Et les filles itou... Alors, pour lors, j'avons mis nos affiquets du dimanche et j' sommes venus leur z-y faire une surprise, à ces bons maîtres. (Montrant un gros bouquet.) La v'là, la surprise des gars de Pontalec.

SIMONNE. Et des filles itou...

YVONNIC. Et des filles itou.

Digitized by Google

DIANE. Oh ! le beau bouquet !

YVONNIC, le lui présentant. Si c'était, mam'selle, un effet de votre bonté...

DIANE. C'est à moi que vous l'offrez ?

YVONNIC. Ma fine, oui, mam'selle... à l'occasion de votre prochain mariage, pour lequel nous vous souhaitons tout le bonheur que vous méritez si ben.

DIANE. Merci, mes amis, merci du fond du cœur.

YVONNIC. J' peux parler franchement, pas vrai, ma'me la duchesse ?

LA DUCHESSE. Mais, certes !

YVONNIC. Eh ben, à propos de ce mariage, y a une chose qui nous tracasse.

LA DUCHESSE. Laquelle ?

YVONNIC. J'avons peur qu'on nous enlève celle qu'est la joie et la bénédiction de notre pays... Si nous la perdions, y nous arriverait malheur à tous... Aussi, ma'me la duchesse, faut nous promettre que M. Frédéric ne l'emmènera pas loin d'ici; promettez-nous ça.

LA DUCHESSE. Je suis vraiment bien touchée de votre affection pour elle, de votre dévouement pour nous; mais je ne peux pas vous faire la promesse que vous me demandez... Vos vœux sont les miens, et je désire plus que personne garder ma chère enfant près de moi, mais la volonté d'un mari est souveraine, et si Frédéric nous la prend...

DIANE. Non, non, je ne veux pas me séparer de vous, je ne vous quitterai jamais...

SCÈNE III.

Les Mêmes, MARCELLE.

MARCELLE. Non, Diane, jamais !

DIANE ET LA DUCHESSE. Marcelle !

MARCELLE. Voici une lettre de Frédéric; il vivra ici près de nous... vous aurez un enfant de plus, ma mère ! (Elle à Marcelle, qu'elle embrasse avec effusion.) Et toi, toi, si tu savais comme il t'aime !...

YVONNIC. Notre providence nous restera donc, mam'selle Marcelle ?

MARCELLE. Oui, mes amis.

YVONNIC, aux paysans. Eh ben, vous v'là contents, les autres ?...

TOUS. Oui, oui !

LA DUCHESSE. Merci encore de votre bonne surprise, et allez au château boire à notre santé...

TOUS. Vive la duchesse ! vive les Pontalec ! (Ils sortent, la duchesse reste avec Diane et Marcelle.)

LA DUCHESSE. Je suis bien heureuse, mes enfants chéries, et de là-haut vos mères béniront aussi cette alliance qui comble tous mes vœux ! C'étaient mes filles, celles que Dieu a rappelées avant moi, et je les ai retrouvées comme par miracle dans les orphelines qu'elles m'ont confiées en mourant : même nom, même visage, même cœur ! Elles s'aimaient comme vous vous aimez, et la mère de Marcelle avait pour la tienne, ma Diane, la tendresse inquiète, un peu sérieuse, presque maternelle, que Marcelle a pour toi !

DIANE. Ma bonne Marcelle !...

MARCELLE. Grand'mère, pourquoi ce nuage sur votre front ? cette larme dans vos yeux ?

LA DUCHESSE. Ah ! c'est que ma joie est incomplète comme toutes les joies humaines !

MARCELLE. Pourquoi dites-vous cela ?

LA DUCHESSE. Oui, j'ai tort, je suis ingrate envers la Providence, et quand Dieu m'accorde tant, je lui demande plus encore !... Mais que veux-tu ! Lorsqu'il s'agit de ses enfants, les désirs d'une mère n'ont point de bornes, et, ce qui rend mon bonheur incomplet, c'est de ne pas te voir mariée aussi à un homme digne de toi !...

MARCELLE. Qui donc pourrait m'aimer ?... Je suis sans fortune, j'ai vingt et un ans déjà, et je n'ai rien de ce qui plaît.

DIANE. Veux-tu bien te taire, mauvaise !... Je le dis, moi, que tu es charmante !... N'est-ce pas ?

MARCELLE. Oh ! je cours grand risque de devenir vieille fille, et j'envisage cet avenir-là sans aucun effroi !

DIANE. C'est moi qui te marierai !

MARCELLE. Je crains que tu ne réussisses pas.

DIANE. Nous verrons bien !

MARCELLE. J'ai un horrible défaut, vois-tu, péché d'orgueil dont je me confesse : c'est d'estimer trop haut ma petite et chétive personne !... Froide, sérieuse, peu jalouse de plaire, j'exigerais tant, malgré cela, de l'objet aimé, qu'avant de rencontrer ce prodige, j'ai toutes les chances possibles de coiffer vaillamment sainte Catherine !...

YVONNIC, revenant. Pardon, excuse, ma'me la duchesse...

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il, mon ami ?

YVONNIC. Il vient d'arriver au château une religieuse qui apporte un message pour vous.

LA DUCHESSE, se levant. Elle vient de Quimper, n'est-ce pas ?

YVONNIC. Oui, madame, des Ursulines de Quimper...

LA DUCHESSE. C'est sans doute un message de notre vieille parente, la chanoinesse...

YVONNIC. Elle a dit ce nom-là...

LA DUCHESSE. Eh bien, où est-elle, cette bonne sœur ? pourquoi ne vient-elle pas ?

YVONNIC. Pardon, excuse, ma'me la duchesse; mais la pauvre femme est si fatiguée de la route, qu'alle s'est quasi pâmée.

LA DUCHESSE. Eh bien, je vais la trouver...

MARCELLE. Nous rentrons avec vous.

LA DUCHESSE. Non, attendez-moi ici... Je me sens toute vaillante ce soir, et je tiens à terminer ma promenade par le bord de l'étang... Votre bras, Yvonnic.

YVONNIC. Comment, ma'me la duchesse, vous voulez comme ça que ?...

LA DUCHESSE. Mais oui, votre bras.

YVONNIC. Qu' c'est trop d'honneur pour moi, tout de même !

LA DUCHESSE. A tout à l'heure, Marcelle !

MARCELLE. A tout à l'heure, bonne mère ! (La duchesse s'éloigne avec Yvonnic; Marcelle se rapproche de Diane, qui, pensive, appuie sa tête sur sa main.)

SCÈNE IV.

MARCELLE, DIANE.

MARCELLE. Et maintenant, Diane, veux-tu que nous parlions de lui ?

DIANE. De qui ?

MARCELLE. Comment, de qui ? mais de celui qui t'aime, de mon frère, de Frédéric !

DIANE. Es-tu bien sûre qu'il m'aime ?

MARCELLE. Oh ! oui, j'en suis sûre !

DIANE. Il me connaît si peu...

MARCELLE. Comme si on avait besoin de te connaître beaucoup pour t'aimer ! Tiens, prends cette lettre, tu la liras quand tu seras seule... tu verras comme il s'accuse, comme il se repent, comme il est noblement résolu à réparer ses fautes !... Séparé, jeune encore, de son austère famille, jeté sans guide au milieu de la cour dissolue du régent, entraîné du fond de sa province dans l'immense tourbillon de Paris, il a cédé à des conseils pervers... mais, du moins, il a toujours conservé le respect de lui-même ! il a toujours gardé, comme un trésor précieux, comme une relique sainte, ce vieux levain d'honneur et de vertu qu'il y a au cœur des Pontalec !..

DIANE. Dis-moi, n'est-ce pas un gentilhomme appelé M. de Sabran qui a été son mauvais génie ?

MARCELLE. Oui, Diane... et c'est cette liaison qui l'aurait perdu s'il avait pu l'être !

DIANE. L'as-tu vu, toi, ce M. de Sabran ?

MARCELLE. Non, et Dieu fasse que je ne le rencontre jamais sur ma route ! Puisse le ciel préserver ceux que j'aime de ce souffle et de ce regard mortels !

DIANE. C'est donc un homme bien horrible ?

MARCELLE. C'est le démon du vice !... Malheur à la maison dans laquelle il pénètre ! la honte, le désespoir y entrent avec lui... Mais ne parlons plus de cet homme, ne prononçons jamais ce nom maudit !

UNE VOIX, au dehors. Portez les bagages au château... Je vous y rejoindrai.

DIANE. Qui donc vient là ?

SCÈNE V.

Les Mêmes, LE CAPITAINE PIERRE.

LE CAPITAINE. Enfin ! m'y voici !...

DIANE, bas à Marcelle. Cet homme...

MARCELLE, de même. Ne crains rien...

LE CAPITAINE, regardant de tous côtés. Je me reconnais parfaitement... ça n'est pas trop changé... (Apercevant Marcelle et Diane.) Bonsoir, les jeunesses... Vous êtes sans doute les filles de l'intendant ? Allez le prévenir de mon arrivée... (Regardant le pavillon.) Toujours le même... Il n'a pas trop vieilli, lui ! (Se retournant vers Diane et Marcelle.) Vous n'êtes pas encore parties ? Vous ne m'avez donc pas entendu ?

MARCELLE. Nous ne sommes pas ce que vous croyez...

LE CAPITAINE. Vous n'êtes pas les filles de l'intendant ?...

MARCELLE. Mon Dieu, non.

LE CAPITAINE. Eh bien, alors, que faites-vous ici ? pourquoi y êtes-vous ?

Digitized by Google

MARCELLE. C'est précisément ce que j'ai l'honneur de vous demander à vous-même ?

LE CAPITAINE. A moi ? Ah ! par exemple ! voilà qui est plaisant !

MARCELLE. Enfin, répondez, qui êtes-vous ?

LE CAPITAINE. Je vous trouve bien curieuse, la belle.

MARCELLE. Et moi, je vous trouve bien hardi d'entrer ainsi dans ce parc !

LE CAPITAINE. Ah çà ! entendons-nous, où suis-je donc ?

MARCELLE. Au château de Pontalec.

LE CAPITAINE. Eh bien, après ?

MARCELLE. Je vous invite à en sortir !

LE CAPITAINE. C'est trop fort à la fin !... Sortir, moi ?

MARCELLE. Oui, monsieur.

LE CAPITAINE. Me renvoyer ! me mettre à la porte, mille tonn... (Se calmant.) Eh bien, tenez, vous me plaisez, vous.

MARCELLE. Vraiment ! J'en suis ravie.

LE CAPITAINE. Il y a du bon sang breton dans ces petites veines-là ! Mais, voyons, au lieu de nous chamailler, tâchons de nous entendre... Comment êtes-vous ici ?

MARCELLE. Mais nous sommes chez nous.

LE CAPITAINE. Mais ça ne se peut pas !

MARCELLE. Pourquoi, je vous prie ?

LE CAPITAINE. Pardieu ! parce que je suis chez moi.

MARCELLE, à Diane. Laissons-le, c'est un fou...

LE CAPITAINE. Un fou !... Ah çà, mais, dites donc, vous me rivez mon clou d'un peu trop près, la belle enfant. Je vous répète que je suis ici chez moi !

MARCELLE, voyant venir la duchesse. Osez donc dire cela à la duchesse de Pontalec.

LE CAPITAINE, avec un soubresaut. La duchesse de Pontalec !...

SCENE VI.

Les Mêmes, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Que se passe-t-il donc ?...

MARCELLE. Voici monsieur qui prétend être ici chez lui ?

LA DUCHESSE. Comment !

LE CAPITAINE. Vous êtes la duchesse douairière de Pontalec, madame ?

LA DUCHESSE. Oui, monsieur.

LE CAPITAINE. La duchesse Aurélie de Pontalec, la veuve du lieutenant de Bretagne, la belle-sœur du grand amiral de Pontalec ?

LA DUCHESSE. Oui, monsieur.

LE CAPITAINE. Embrassez-moi, ma tante !

LA DUCHESSE. Votre tante, moi ?...

LE CAPITAINE. Eh ! oui... Vous avez devant vous Pierre de Pontalec, le mauvais garnement que son père a embarqué comme mousse, il y a une trentaine d'années, et qui revient au pays capitaine de frégate ! Oh ! c'est bien moi, allez ! Je ne suis ni plus beau, ni meilleur qu'autrefois ! La marine n'adoucit pas les chenapans comme moi, et l'âge n'embellit que les bonnes et vertueuses femmes comme vous !

LA DUCHESSE. Pierre de Pontalec, mon ami, je suis bien heureuse de vous revoir !

LE CAPITAINE, très-ému. Et moi donc ! Ah çà ! voyons maintenant, voyons, qu'est-ce que c'est donc que ces belles demoiselles-là ?

LA DUCHESSE. Marcelle de Varanne et Diane de Pontalec, vos cousines.

LE CAPITAINE. Mes cousines ! Voilà que j'ai aussi des cousines !... Voulez-vous m'embrasser, mes cousines ?

MARCELLE. Mais avec grande joie !

LE CAPITAINE. Vous ne m'en voulez plus d'être arrivé ici comme un ouragan, et vous n'avez plus peur de moi, pas vrai ?

DIANE. Oh ! plus du tout !

LE CAPITAINE. A la bonne heure ! (A Marcelle.) Quant à vous, à la façon dont vous m'avez reçu, j'aurais dû deviner que vous étiez de la famille !

MARCELLE. Est-ce un compliment ?...

LE CAPITAINE. Mais oui, donc, et je n'en fais pas souvent !

MARCELLE. Il n'en a que plus de prix, mon cher cousin !

LE CAPITAINE. Elle m'a appelé son cher cousin ! Encore un gros baiser pour le mot !

MARCELLE. Bien volontiers !

LE CAPITAINE. Sont-elles jolies ! Et aussi bonnes que jolies, j'en suis sûr ?

LA DUCHESSE. Des cœurs d'ange !

LE CAPITAINE. Imbécile, va, qui se croyait seul au monde, et qui retrouve une famille comme celle-là ! Vertuchoux ! que le bon Dieu fait bien les choses, quand il s'y met !

LA DUCHESSE. Comment se fait-il que nous n'ayons jamais reçu de vos nouvelles ?...

LE CAPITAINE. Ah ! dame, écoutez donc, en pleine mer, on n'a pas souvent une poste aux lettres sous la main... Et puis, si vous saviez la vie que j'ai menée ! En ai-je croqué de cette misère ! naufrages, combats, blessures, fièvres de toute couleur, et des années de captivité chez les sauvages, qui m'ont quasi rôti et grillé.

DIANE. Ah ! mon Dieu !

LE CAPITAINE. Heureusement, je ne leur ai pas paru bon, ils ne m'ont pas mangé.

LA DUCHESSE. L'intendance de la marine a publié la nouvelle de votre mort.

LE CAPITAINE. Grand merci à l'intendance ; et naturellement, vous avez hérité du défunt, et voilà comment vous êtes installée à Pontalec...

LA DUCHESSE. Vous allez en reprendre possession, mon ami, et dans quelques jours nous aurons quitté le château...

LE CAPITAINE. Alors, à votre compte, je suis un brutal, un butor, un mauvais parent, et je vous mets à la porte ?

LA DUCHESSE. Je ne dis pas cela, Pierre, mais...

LE CAPITAINE. Mais quoi ?...

LA DUCHESSE. Les convenances s'opposent...

LE CAPITAINE. Les convenances... je m'en moque bien, moi ! Ça gêne la manœuvre, les convenances, et je les laisse à fond de cale !

LA DUCHESSE. Mais enfin, nous ne sommes plus chez nous !

LE CAPITAINE. Je vous dis que si, et vous y resterez !

LA DUCHESSE. Pierre...

LE CAPITAINE. Vous y resterez ou nous nous fâcherons. A votre âge, ma tante, on a pris des habitudes qu'on ne change pas facilement... Soyez franche, voyons, avouez que ça serait un crève-cœur pour vous de ne plus vivre ici...

LA DUCHESSE. C'est vrai !

LE CAPITAINE. A la bonne heure !... Et moi, donc, est-ce que vous croyez que je m'habituerais maintenant à ne plus vous voir à Pontalec, vous et ces belles jeunesses-là ? Mon idée fixe, aujourd'hui, c'est de prendre ma retraite, et de me reposer à mon aise ! Allons, c'est convenu, vous resterez au château, et je vous demande seulement un petit coin pour le capitaine Pierre, votre ami et votre hôte ! Eh ! vertuchoux ! voilà mon affaire !... J'ai déjà habité ce pavillon dans ma jeunesse, je l'habiterai encore ; et à présent, vous allez me souhaiter le bonsoir et m'envoyer mes bagages... Je bourre une pipe et je ne bouge plus d'ici... A demain, mes chères parentes...

LA DUCHESSE. Demain, Marcelle ne sera plus à Pontalec.

MARCELLE. Moi !

LA DUCHESSE. Mon neveu, vous rappelez-vous la chanoinesse de Pontalec ?

LE CAPITAINE. Une grande maigre, qui n'en finissait pas... Oui, oui, je me la rappelle parfaitement... Eh bien ?

LA DUCHESSE. Elle demeure à Quimper, au couvent des Ursulines...

LE CAPITAINE. Ah !

LA DUCHESSE. Et je viens d'apprendre qu'elle était fort souffrante...

LE CAPITAINE. Ah !...

MARCELLE. Pauvre femme ! Est-ce que c'est grave, grand'mère ?

LA DUCHESSE. Non, par bonheur... mais elle désire beaucoup voir sa Marcelle aimée, et te prie d'aller passer quelques jours près d'elle...

MARCELLE. Oh ! j'irai de grand cœur ! Quand partirai-je ?

LA DUCHESSE. Dès ce soir, si tu veux...

MARCELLE. Je suis prête !

LA DUCHESSE. J'ai fait atteler la chaise de voyage...

MARCELLE. Qui m'accompagnera ?

LA DUCHESSE. J'avais compté sur le vieil Ambroise, mais il est malade.

LE CAPITAINE, bourrant sa pipe, et s'étendant sur un banc. Décidément je serai très-bien ici.

MARCELLE. Malade... comment faire alors, qui peut m'accompagner ? (Désignant le capitaine.) Ah !

LE CAPITAINE. M'y voilà établi, et je n'en bouge plus !

MARCELLE. Capitaine !

LE CAPITAINE. Plaît-il ?

MARCELLE. Vous l'avez entendu, le vieil Ambroise est malade.

LE CAPITAINE. Qu'est-ce que c'est que ça, le vieil Ambroise ?

MARCELLE. Le plus ancien de nos serviteurs, et c'est lui qui devait m'accompagner.

LE CAPITAINE. Eh bien, vous vous ferez accompagner par un autre.

MARCELLE. C'est qu'ici il n'y a pas d'autre homme que vous.

LE CAPITAINE. Que moi ? (Avec force.) Est-ce que vous croyez, par hasard, qu'à peine installé je vais me remettre en route ?

LA DUCHESSE. Non, non, je ferai un effort, et, malgré

Digitized by Google

mon état de faiblesse, j'accompagnerai moi-même Marcelle !

MARCELLE ET DIANE. Vous!

LE CAPITAINE. Tiens, au fait, c'est cela.

MARCELLE, bas, au capitaine. A son âge, une pareille fatigue...

LE CAPITAINE. C'est vrai, c'est trop fatigant.

MARCELLE. Et il faut absolument...

LE CAPITAINE. Et il faut absolument...

MARCELLE. Que ce soit vous...

LE CAPITAINE. Que ce soit moi... Qu'est-ce qu'elle me fait donc dire! Moi? Du tout, du tout, je ne bouge pas d'ici.

DIANE, lui prenant un bras. Mon cousin!

LE CAPITAINE. Hein?...

MARCELLE, lui prenant l'autre bras. Mon bon cousin...

LE CAPITAINE. Vous dites?

DIANE. Vous seriez si bon...

MARCELLE. Si aimable...

LE CAPITAINE, avec douceur. Si bon! si aimable! (Avec rudesse.) Laissez-moi fumer ma pipe.

DIANE. C'est le premier service que nous vous demandons.

LE CAPITAINE. C'est vrai... c'est le...

MARCELLE. Et vous n'aurez pas le courage de nous le refuser.

LE CAPITAINE. Ah! vous croyez ça, vous?

MARCELLE. J'en suis sûre.

LE CAPITAINE. Elle en est sûre...

DIANE. Et moi aussi, mon cousin.

LE CAPITAINE. Vous aussi? Eh bien, eh bien, c'est décidé, je pars.

LA DUCHESSE. Vous consentez?

LE CAPITAINE. Bah! quand on a fait trois fois le tour du monde, on ne regarde pas à quinze ou vingt lieues de plus.

LA DUCHESSE. Les préparatifs doivent être terminés.

LE CAPITAINE. J'ai bien fait de ne pas ouvrir mes malles!

MARCELLE. Belle occasion de faire plus ample connaissance, mon cousin.

LE CAPITAINE. Oui, en nous disputant un peu.

MARCELLE. Nous ne nous disputerons pas du tout.

LE CAPITAINE. Pourquoi ?

MARCELLE. Parce que vous ferez toutes mes volontés!

LE CAPITAINE. Moi qui n'ai jamais fait que les miennes, je voudrais bien voir ça !

MARCELLE. Vous le verrez... Pour commencer, offrez galamment votre bras à ma mère!

LE CAPITAINE. Présent, mon amiral!

MARCELLE. Eteignez votre pipe, d'abord.

LE CAPITAINE, hésitant. Ma pipe... que je viens de bourrer à l'instant?

MARCELLE. Éteignez-la donc, bien vite!

LE CAPITAINE. C'est bon, on l'éteint, on l'éteint.

DIANE. Puisque tu pars, Marcelle, tu porteras à la chanoinesse la broderie que je viens de terminer pour elle... Je crois qu'elle est là dans le pavillon, et je vais la chercher... Marchez devant, je vous rejoindrai. (Diane entre dans le pavillon.)

LE CAPITAINE. Pauvre pipe ! quand la fumerai-je à présent? (A la duchesse qui s'est emparée de son bras.) Faites-moi donc le plaisir d'accepter mon bras, ma tante. (Ils sortent. — La nuit est venue.)

SCÈNE VII.

SABRAN, DIANE.

SABRAN, désignant le pavillon. La voilà seule ! (Diane sort lentement du pavillon.)

DIANE, à part. « Priez pour le proscrit! » disait-il...

SABRAN, courant à elle. Mademoiselle !... Sauvez-moi!

DIANE, étouffant un cri. Lui !...

SABRAN. N'appelez pas, ne criez pas, il y va pour moi de la liberté, de la vie!

DIANE. Monsieur!

SABRAN. Me reconnaissez-vous?

DIANE. Oui, c'est vous que j'ai rencontré à la métairie des Jones, c'est vous qui avez sauvé cette pauvre famille...

SABRAN. Le doux lien de la charité nous unit déjà... qu'il y ait aussi, entre nous, celui de la reconnaissance.

DIANE. Que voulez-vous dire ?

SABRAN. Je me nomme Georges de Montlouis, et les Montlouis sont parents des Pontalec.

DIANE. C'est vrai... Mais continuez!

SABRAN. Dénoncé, proscrit, fugitif, j'espérais, ce matin encore, échapper à mes persécuteurs; mais ils ont de nouveau découvert mes traces, ils vont me poursuivre peut-être jusque dans ce parc où ils m'ont vu entrer...

DIANE. Grand Dieu !...

SABRAN. Et je suis perdu, si je ne trouve pas un asile pour cette nuit!

DIANE. Mais... cet asile.

SABRAN. C'est à vous que je le demande!

DIANE. A moi?... Mais je ne suis rien, je ne peux rien! C'est à la duchesse qu'il faut demander cela... Oh! ne craignez rien, elle est bonne, elle vous viendra en aide. Je vais vous conduire près de ma mère.

SABRAN. Écoutez-moi, mademoiselle : comme vous, j'ai une mère; comme vous j'ai une sœur... Eh bien, par ces êtres chéris qui vivent de ma vie et mourraient de ma mort, je vous jure que je suis perdu, si vous révélez ma présence à qui que ce soit!

DIANE. Puis-je ne pas le faire, cependant?

SABRAN. Faites-le donc.

DIANE. Mais vous exigez l'impossible, monsieur! Mais songez donc que je n'ai jamais eu un secret pour la duchesse, pour Marcelle... et que je ne dois pas en avoir!... Allons trouver ma mère!

SABRAN. Je vous répète que c'est me perdre!

DIANE. Allons trouver ma mère!

SABRAN. Je vous répète que c'est me tuer!... Mais, ce que je vous demande, est-ce donc si difficile et si terrible?... Quelques heures d'hospitalité... Avant le jour, j'aurai pu gagner la côte, m'embarquer pour l'Angleterre... et j'emporterai pour vous au fond de mon cœur une reconnaissance éternelle!...

MARCELLE, au dehors. Diane!... Diane!

DIANE. C'est la voix de Marcelle!... Partez, monsieur, partez!

SABRAN. Non! Les bourreaux qui me cherchent me trouveront ici.

DIANE. Mais c'est horrible!

SABRAN. Je reste!

DIANE. On vient, on approche!

SABRAN. Livrez-moi donc... et en me tuant ils tueront ma mère!

DIANE. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

SABRAN. Les voici!...

DIANE. Eh bien... entrez là... dans ce pavillon.

SABRAN, à part. Enfin! (Il entre dans le pavillon.)

DIANE. Qu'ai-je fait?

MARCELLE, au dehors. Diane!... Diane!

DIANE. Me voici! me voici! (Elle sort.)

SABRAN, au seuil du pavillon. Tu disais vrai, Frédéric de Varanne, ta future est charmante!

ACTE TROISIÈME.

L'intérieur du pavillon de l'acte précédent.

SCENE PREMIÈRE.

SABRAN, seul. J'avais cru entendre marcher dans l'allée couverte... Je ne me trompais pas, c'est Diane... Elle vient plus tôt que d'habitude. Est-ce qu'il y aurait du nouveau? Tant mieux, car voilà bien des jours que je suis claquemuré dans ce pavillon, et, si ravissant que soit mon geôlier, ce n'en est pas moins une prison fort monotone; et, vive Dieu! j'ai hâte de jeter aux orties la défroque de l'honnête Montlouis, et de rentrer dans la peau de l'infâme Sabran! (Diane entre vivement et très-émue.)

SCÈNE II

DIANE, SABRAN.

SABRAN. Qu'y a-t-il donc, chère Diane?... (Il s'approche d'elle avec galanterie; la jeune fille le repousse, et tombe accablée dans un fauteuil.) Répondez! (A part.) Humph! nous avons nos nerfs! (Haut.) Répondez-moi, de grâce!

DIANE. Il y a que ma cousine est de retour, et que M. de Varanne arrive demain!...

SABRAN, à part, avec soulagement. Demain!

DIANE. J'ai vu la chaise entrer dans la grande avenue... J'ai vu Marcelle allonger la tête pour me chercher, sans doute, et, pour la première fois, je n'ai pas couru à sa rencontre, et je me suis cachée comme une coupable, et je me suis enfuie jusqu'ici comme une folle!

SABRAN, à part. Tenons-nous bien... on est à l'orage!

DIANE. Georges de Montlouis, m'aimez-vous?

SABRAN. Si je vous aime!...

DIANE. Eh bien, alors, vous devez comprendre que nous ne pouvons cacher plus longtemps le secret de cet amour.

SABRAN. Pourquoi, chère Diane?

DIANE. Il le demande !... Parce qu'on va m'observer, parce qu'on lira ma faute dans mes yeux, ma honte sur mon visage! parce que, si j'ai pu tromper la duchesse, je ne pourrai pas tromper Marcelle, à qui rien n'échappe; Marcelle, qui a pour moi le regard d'une mère et devant qui je vais trembler comme devant un juge !... (Elle se lève.) parce qu'enfin je suis lasse de ce mystère, de cette contrainte, de cette fausseté, que mon cœur s'en révolte et que je les trouve indignes de moi... comme de vous ?...

SABRAN. Voyons, calmez-vous un peu, ne vous alarmez pas ainsi !

DIANE. Et cet homme qui arrive demain, admettez-vous un instant la pensée que je puisse le laisser venir à moi, toucher ma main et m'appeler sa fiancée?.. Mais ce serait de la lâcheté, ce serait de l'infamie ! Et, si déchue que je sois, j'ai encore assez l'instinct de l'honneur, le respect de moi-même, pour échapper à cette souillure, pour me sauver de cette honte !

SABRAN. Que devons-nous faire, alors ?

DIANE. Ne le devinez-vous pas?

SABRAN. Mais...

DIANE. Cette main qui ne peut plus être à M. de Varanne, il faut qu'aujourd'hui même M. de Montlouis la demande à ma mère! N'hésitons pas, Georges! Allons nous jeter à ses pieds, et implorer son pardon !

SABRAN. Hélas ! c'est impossible !

DIANE. Impossible !...

SABRAN. Vous oubliez que je suis un rebelle, un condamné, que ma tête a été mise à prix, et que l'échafaud m'attend... Les dangers que je cours ne sont rien pour moi, et je donnerais ma vie avec joie pour un de vos sourires; mais me montrer, me nommer à cette heure, c'est faire des complices de mes hôtes, c'est tuer du même coup, votre mère, votre sœur, et vous surtout, Diane, vous qui m'avez accueilli, secouru, aimé... cher ange, dont la pensée adoucira mon exil !

DIANE. Votre exil ?

SABRAN. Eh bien, oui!... Le moment fatal est venu.... il faut nous séparer !

DIANE. Nous séparer !

SABRAN. C'est avec une douleur profonde, c'est avec le désespoir dans l'âme que je vais m'éloigner de vous, mais des jours meilleurs viendront bientôt, la fatalité cessera de nous poursuivre !

DIANE, avec résolution. Et, quand partez-vous?...

SABRAN, étonné. La nuit prochaine...

DIANE. Non, Georges, il faut partir à l'instant, partir avant qu'on arrive.

SABRAN. A l'instant ! Vous exigez que je...

DIANE. Une fois à Londres, nous écrirons tous les deux à la duchesse, à Marcelle...

SABRAN. Tous les deux?... Vous voulez m'accompagner ?

DIANE. Avez-vous pu croire un instant que je vous laisserais partir seul ?

SABRAN, avec une explosion jouée. Pouvez-vous croire, vous, que j'accepterai un dévouement pareil, que je vous ferai partager cette vie de périls, de privations, de misère; que je vous entraînerai dans l'abîme avec moi ?... Oh! non, jamais, jamais! Tenez, Diane, quand je vois l'horizon si sombre, il y a des moments où je demande au ciel que vous puissiez m'oublier...

DIANE. Vous oublier !

SABRAN. Il y a des moments où je vais jusqu'à maudire le hasard qui nous a rapprochés! Vous auriez épousé ce M. de Varanne, il vous aurait rendue heureuse, et cette alliance, en comblant les vœux de votre famille, vous eût donné l'éclat, la fortune, tout ce que Georges de Montlouis ne peut vous donner, hélas !

DIANE. Assez ! assez! vous me faites peur, vous me feriez devenir folle !

SABRAN. Diane, chère Diane !

DIANE. Laissez-moi ! laissez-moi !... Que je me sépare de vous, que je vous oublie! Mais, songez-y donc, monsieur, il y a de ces liens que la mort seule peut briser.

SABRAN. La mort ! Vous parlez de la mort, vous... si jeune !... si belle !... si digne d'être adorée !... et vous le serez Diane, vous le serez; et, plus tard, oubliant ce passé si vite évanoui, couronnée de fleurs, cueillant les beaux fruits mûrs, faisant moisson d'hommages, devenue femme, en un mot, vous marcherez dans la vie comme une déesse, et vous comprendrez tout ce qu'elle contient de joies, de plaisirs, d'enchantements et de merveilles !...

DIANE, avec fierté. Écoutez-moi, monsieur Georges de Montlouis : il ne peut plus être question entre nous de départ, de séparation, d'exil, et ce n'est plus seulement au nom de votre amour, c'est au nom de votre honneur que je vous adjure de vous faire connaître, de tout dire à ma mère !

SABRAN. Croyez-moi, Diane, attendons encore.

DIANE. Je ne veux plus attendre.

SABRAN. Prenez garde, Diane !

DIANE. Je ne veux plus attendre !

SABRAN. N'exigez pas que je parle.

DIANE. Je l'exige !

SABRAN. J'obéirai, mademoiselle !... C'est demain, m'avez-vous dit, que M. de Varanne arrive à Pontalec? Eh bien, je vous le jure, c'est demain aussi que je me ferai connaître.

DIANE. On vient, rentrez dans la tourelle.

SABRAN, à part et sortant. Soit ! Demain, Frédéric de Varanne, nous réglerons nos comptes...

DIANE, seule. Suis-je pâle! On voit bien que j'ai pleuré ! Oh! quelle contrainte ! quelles angoisses ! (Elle se met à disposer des fleurs dans un vase. La duchesse, Marcelle et le capitaine entrent dans le pavillon.)

SCÈNE III.

DIANE, MARCELLE, LA DUCHESSE, LE CAPITAINE.

LA DUCHESSE, entr'ouvrant la porte et à voix basse. Tenez... je savais bien que nous la trouverions ici...

DIANE, à part. Je n'ose détourner la tête !

MARCELLE. Bonjour, Diane !

DIANE. Marcelle !... de retour?

MARCELLE. Mais il me semble que tu m'accueilles froidement?...

DIANE. Oh ! peux-tu dire cela ? (Elle tend la main au capitaine.)

LE CAPITAINE. Chère mignonne! Allons, voilà encore une traversée de finie, et je vais enfin pouvoir me reposer tout mon content !

MARCELLE, à Diane. Sais-tu qu'en notre absence grand'mère n'a pas été contente de toi?...

DIANE. Comment?

LA DUCHESSE. Ne prends pas ton air sévère, Marcelle... Je ne veux pas qu'on la gronde... Elle n'a pas cessé d'être la meilleure des filles, cette chère enfant, et de prodiguer à sa vieille amie tous les bons soins auxquels vous m'avez habituée, l'une et l'autre... Seulement, elle est plus sauvage que jamais, et ce coin du parc, ce pavillon, sont devenus de sa part l'objet d'une prédilection toute particulière.

MARCELLE. Ah !

DIANE. Je dessinais la vue du château... Tiens, voici mon ouvrage... comment le trouves-tu?

MARCELLE. Bien.

DIANE. Et vous, mon cousin?

LE CAPITAINE. Admirable ! Vive le dessin ! Voilà un art qui ne fait pas de bruit, au moins !

DIANE. Et maintenant, mère, vous connaissez le secret de ma sauvagerie...

MARCELLE. Il n'y en a pas d'autre?

DIANE. Pourquoi me dis-tu cela?

MARCELLE. Pour rien.

LA DUCHESSE, à Diane. Eh bien, tu ne demandes pas des nouvelles de la chanoinesse?

DIANE. Oh ! c'est vrai... je ne sais vraiment à quoi je pense... Comment l'avez-vous quittée ?

LE CAPITAINE. Comme nous l'avions trouvée, petite cousine... toujours aussi maigre et encore plus longue, si c'est possible... Excellente femme, du reste, qui ne songe qu'à son salut et fait les meilleures confitures du monde... C'est le triomphe de la dévotion et des plats sucrés, cette femme-là !... Enfin, j'ai conquis le droit d'être tranquille, et, une fois installé dans mon pavillon...

DIANE, à part. Dans ce pavillon...

MARCELLE, à part. Elle a frissonné !

DIANE, à part. Je sens ses yeux rivés sur moi.

LA DUCHESSE, au capitaine. Ainsi, vous avez fait un bon voyage?

LE CAPITAINE. Excellent !... Ah ! ma tante, quelle femme que Marcelle !... Tenez, pour vous la peindre d'un trait, figurez-vous qu'en voyage, elle m'a permis de fumer... et j'ai été assez lâche pour abuser de la permission !

LA DUCHESSE. Nous voilà réunis tous et, demain, la famille sera plus complète encore; demain, chère belle, on s'occupera de la corbeille de mariage.

LE CAPITAINE. Pourvu qu'il n'y ait ni retard ni empêchement à l'arrivée du cousin Frédéric...

DIANE. Comment?

LE CAPITAINE. Eh ! par le fait de ces maudits troubles qui mettent la province à l'envers !... C'est inouï, qu'on ait tant de peine à vivre en repos !... Moi, par exemple, je renonce à la mer pour être une bonne fois tranquille, et je n'ai pas

Digitized by Google

plus tôt mis le pied sur le plancher des vaches, que, patatras ! je tombe en pleine conspiration.

DIANE. Vous est-il arrivé quelque chose?

LE CAPITAINE. Je crois bien! J'ai failli être arrêté!

DIANE ET LA DUCHESSE. Vous!...

LE CAPITAINE. Eh! mon Dieu, oui!... Tout à l'heure, à deux pas de l'avenue, une vingtaine de cavaliers ont crié halte au postillon, et un officier du régent, un M. de Canillac, a fait ouvrir le carrosse...

LA DUCHESSE. Et que voulait cet homme?

LE CAPITAINE. Il cherchait un conspirateur... un proscrit...

DIANE. Un proscrit?

LE CAPITAINE. Un certain Georges de Montlonis.

DIANE, à part. Perdu ! perdu !...

LE CAPITAINE. Oh! ne vous alarmez pas, cousine; aucun danger ne nous menace, nous autres, et rien ne retardera, je l'espère, l'arrivée de notre cher Frédéric.

MARCELLE, bas à Diane. Il faut que je te parle.

DIANE, de même. Mais...

MARCELLE. Il faut que je te parle!

LA DUCHESSE. Je rentre au château, maintenant, j'ai quelques ordres à donner.

LE CAPITAINE. Et moi, je vais enfin faire apporter mes malles...

LA DUCHESSE. Venez-vous, enfants?

MARCELLE. Diane et moi, nous vous rejoindrons tout à l'heure, si vous le permettez.

LA DUCHESSE. Comme il vous plaira, chères filles!... Allons, mon neveu...

LE CAPITAINE. Vertuchoux! comme je serai bien ici! (Il sort avec la duchesse.)

SCÈNE IV.

MARCELLE, DIANE.

MARCELLE. Diane, nous sommes seules... Allons, parle, j'attends!

DIANE, fondant en larmes. Ah! Marcelle!... Marcelle!...

MARCELLE. C'est une amie qui t'ouvre ses bras, c'est une sœur qui t'interroge... parle!

DIANE. Non, non, je n'oserai jamais!

MARCELLE. Suis-je donc si terrible?...

DIANE. Eh bien...

MARCELLE. Eh bien?...

DIANE. Je ne peux plus épouser ton frère!

MARCELLE. Ah! tu aimes quelqu'un?

DIANE. Oui.

MARCELLE. Depuis mon départ, n'est-ce pas?

DIANE. Depuis ton départ.

MARCELLE. Elle ne me trompait pas, la voix qui me disait: « Reste, il y a un danger! il y a un malheur! » Ah! je savais bien, moi, que je n'aurais pas dû te quitter!... Hélas! j'avais fait un beau rêve, c'était de te voir unie à Frédéric... Dieu en a décidé autrement, il faut se résigner! Pauvre Frédéric, il t'aurait pourtant bien aimée et cette rupture imprévue sera pour lui une véritable douleur! Enfin, il y a une chose qui le consolera, peut-être, ce sera de te voir heureuse, et tu le seras, ma Diane, et je n'ai plus dans l'âme, à cette heure, d'autre désir que celui-là!

DIANE, à part. Heureuse!

MARCELLE. Car je ne doute pas que tu aies fait un choix digne de toi, digne de notre mère... Tu n'es pas de celles qui auraient à rougir d'une affection, qui ferait une tache à leur honneur: tu es aimée comme tu aimes!

DIANE. Je te crois.

MARCELLE. J'en suis sûre!... Et maintenant, dis-moi tout?

DIANE. Le soir où tu es partie, un homme s'est jeté à mes genoux en me suppliant de le protéger, de le sauver!... Il demandait un asile pour quelques heures seulement, et j'eus la faiblesse de lui désigner ce pavillon, bien convaincue du reste que, le lendemain, il aurait quitté Pontalec.

MARCELLE. Et le lendemain, il y était encore?

DIANE. Oui!... Que te dirai-je! Il était proscrit, malheureux, sans autre appui que le mien... Et pour lui, hors de ces murs, c'était la captivité, c'était la mort!... Pouvais-je le chasser, Marcelle, pouvais-je l'abandonner? Et voilà comment, jour par jour, minute par minute, l'amour est né pour nous de cette complicité mystérieuse!...

MARCELLE. Et ce gentilhomme t'a-t-il parlé souvent de son passé, de sa famille?...

DIANE. Oh! oui, il a une mère et une sœur qu'il adore...

MARCELLE. C'est bien.

DIANE. N'est-ce pas?...

MARCELLE. Mais cela ne me dit pas son nom.

DIANE. Notre cousin vient de le prononcer devant toi... Ce proscrit qu'on poursuivait, qu'on cherchait.

MARCELLE. M. Georges de Montlonis?

DIANE. C'est lui, Marcelle; et il est perdu, si tu ne m'aides pas à le sauver!

MARCELLE. Oh! je t'aiderai, car c'est te sauver toi-même!... Il est ici?...

DIANE. Il y est!... Nous étions convenus que demain, avant l'arrivée de ton frère, il se ferait connaître et me demanderait à ma mère; mais le danger qui le menace rend impossible l'exécution de ce projet... Qu'il parte, avant tout, qu'il quitte la France... Son salut d'abord, mon bonheur plus tard!

MARCELLE. Tu n'as jamais douté de son amour ni de son honneur?

DIANE. Jamais!

MARCELLE. Tu crois en lui?

DIANE. Je crois en lui.

MARCELLE. C'est bien; embrasse-moi, et compte sur Marcelle!

DIANE. Oh! oui, j'y compte!... Mais que résoudre? que faire?

MARCELLE. Il n'y a qu'un homme qui puisse nous venir en aide...

LE CAPITAINE, en dehors. Plus vite, donc! plus vite!

MARCELLE. Et cet homme, le voici...

DIANE. Le capitaine?...

MARCELLE. Sois tranquille et laisse-moi agir... Je te jure que M. de Montlouis sera sauvé.

DIANE. Je m'abandonne à toi...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Mille pardons de vous déranger, mes jolies cousines; mais je viens prendre possession de mon domicile, et je vous renvoie sans cérémonie... (A la cantonade.) Par ici, marauds!

MARCELLE. Capitaine!

LE CAPITAINE. Cousine?

MARCELLE. Faites reporter vos malles, je vous prie...

LE CAPITAINE. Plaît-il?

MARCELLE. Je vous dis de faire reporter vos malles au château.

LE CAPITAINE. Par exemple!... Voyons, Marcelle, de quoi s'agit-il?

MARCELLE. Vous êtes Breton, et vous devez avoir de la sympathie pour les principaux conjurés, qui sont Bretons comme vous?

LE CAPITAINE. De la sympathie pour ces gens-là, moi? Dites donc plutôt de l'aversion, de la haine!

DIANE, bas à Marcelle. Prends garde!

MARCELLE, de même. Ne crains rien!

LE CAPITAINE. Des gueux qui me feraient aimer le régent lui-même; car, pour le renverser, ils ont voulu livrer la France à l'Espagne... Et faire venir l'étranger dans sa patrie; je ne connais pas de crime plus vil, de lâcheté plus infâme!

MARCELLE. Ce crime, tous ne l'ont pas commis; cette lâcheté, tous n'en sont pas coupables...

DIANE. Et maintenant, d'ailleurs, qu'ils sont vaincus, condamnés, traqués comme des bêtes fauves, leur malheur les rend dignes de pitié.

LE CAPITAINE. Je n'en ai pas à revendre, moi, de la pitié, et je maintiens qu'ils méritent leur sort!... Sans compter que je suis venu ici pour vivre tranquille, et que j'ai pour ennemis tous ceux qui troublent mon repos! Je vous répète donc que tous ces conspirateurs sont des coquins! Qu'il m'en tombe un sous les griffes, et je le...

MARCELLE. Et vous le sauverez...

LE CAPITAINE. Je le sauverai, moi?

MARCELLE. S'il y en avait un ici?...

LE CAPITAINE. Hein?

MARCELLE. Et que j'eusse compté sur vous pour le sauver?

LE CAPITAINE. Vous auriez eu tort.

MARCELLE. Non!...

LE CAPITAINE. Mais... il n'y a personne, pas vrai?...

MARCELLE. Il y a quelqu'un!

LE CAPITAINE. Où?

MARCELLE. Là...

LE CAPITAINE. Chez moi... dans ma chambre?... Ah! c'est trop fort... Ce Montlouis qu'on cherchait, peut-être?...

MARCELLE. Et qui vous devra son salut.

LE CAPITAINE. A moi?... Je le livrerais plutôt!

DIANE. Mon cousin!

Digitized by Google

MARCELLE. Faites.

LE CAPITAINE. Ah! mais, c'est qu'il ne faudrait pas trop m'en défier.

MARCELLE. Je vous en défie!...

LE CAPITAINE. Comment, moi, vous osez me...

MARCELLE. Je vous en défie! Allez, je ne vous retiens pas.

LE CAPITAINE. Mais qu'est-ce que vous me demandez donc, à la fin?

MARCELLE. Je vous demande de conduire ce jeune homme en lieu de sûreté.

LE CAPITAINE. Voilà une chose que je ne ferai jamais!

MARCELLE. Même si cet gentilhomme aimait Diane?

LE CAPITAINE. Lui!

MARCELLE. Même s'il était aimé de Diane?

LE CAPITAINE. Cela n'est pas!

MARCELLE. Cela est!

LE CAPITAINE. Ah! ces satanées petites filles!... Comment, mademoiselle...

MARCELLE. Voyez... elle souffre... elle pleure! Est-ce bien le moment de s'emporter contre elle?

LE CAPITAINE. C'est vrai, au fait! (A part.) Je n'ai pas le sens commun!

MARCELLE. Je savais bien que vous finiriez par m'obéir...

LE CAPITAINE. Oh! ça n'est pas encore si certain que vous le croyez... et, d'ailleurs, si je fais votre volonté, c'est parce que c'est la mienne, entendez-vous? Il ne faut pas vous figurer que vous me ferez virer de-ci de-là comme une girouette... Ah! mais non! Je suis las d'être mené et je ne veux plus l'être!... Voyons, qu'est-ce qu'il faut faire?

MARCELLE. Vous allez dire à Ambroise d'atteler la carriole...

LE CAPITAINE. Je vais dire à Ambroise d'atteler la carriole.

MARCELLE. Il la mènera au carrefour des Ormes...

LE CAPITAINE. Au carrefour des Ormes... Après?

MARCELLE. Vous y conduirez M. de Montlouis par des sentiers détournés.

LE CAPITAINE. Par des sentiers détournés... Bon, je comprends le reste... Il montera dedans, et s'en ira au diable, si ça lui convient.

MARCELLE. Vous partirez avec lui...

LE CAPITAINE. Encore partir?... moi?... Allons donc!

MARCELLE. Vous partirez avec lui.

LE CAPITAINE. Je partirai avec lui.

MARCELLE. Et vous ne le quitterez qu'après l'avoir mis à bord d'une embarcation...

LE CAPITAINE. Est-ce tout, cette fois?...

MARCELLE. Non... Embrassez-moi, mon cousin.

LE CAPITAINE. Allons, me voilà payé!...

DIANE. Et moi?...

LE CAPITAINE, l'embrassant. Double solde!

MARCELLE. Allez vite, maintenant, et ne perdez pas une seconde.

LE CAPITAINE. Je vole!... Et moi qui venais ici pour me reposer!... pour vivre tranquille!...

MARCELLE. Mais allez donc, cousin, allez donc!

LE CAPITAINE. J'y cours, ma cousine, j'y cours. (Il sort en courant à droite.)

SCÈNE VI.

MARCELLE, DIANE, SABRAN.

DIANE. Oh! que tu es bonne et généreuse!

MARCELLE. Fais venir M. de Montlouis. (Diane frappe à la porte de la tourelle : Sabran paraît.)

SABRAN. Vous!... chère Diane? (Il s'arrête étonné à la vue de Marcelle.)

DIANE. C'est ma sœur, monsieur; ma sœur, qui connaît le secret de notre amour...

SABRAN. Ah! (S'inclinant très-bas.) Mademoiselle! (A part.) Oh! quelle contenance sévère!

MARCELLE, à part. Regard étrange!...

SABRAN. Ainsi, mademoiselle sait que...

MARCELLE. Vous êtes bien coupable, monsieur... Vous avez brisé mes projets les plus chers; et, vous faisant une arme de ce qui devait protéger cette enfant, la reconnaissance du service rendu, vous avez troublé son cœur, compromis son repos, engagé son avenir!...

SABRAN. C'est vrai, mademoiselle; mais il y a des fautes que l'amour excuse...

MARCELLE. Quand il est sincère!

SABRAN. Comme le mien.

MARCELLE. Et qu'il les répare!

DIANE. Comme vous le ferez, Georges!... Marcelle n'en doute pas plus que moi-même, et c'est pleine de confiance dans votre affection, dans votre honneur, qu'elle se fait notre complice et veut vous arracher aux dangers qui vous menacent.

SABRAN. Quels dangers?

DIANE. Connaissez-vous M. de Canillac?

SABRAN, vivement. Un de mes meilleurs amis!

DIANE, étonnée. Celui qui vous cherche, qui veut s'emparer de vous...

SABRAN, à part. Maladroit!... (Haut.) Alors, ce n'est pas le Canillac que je connais... Il y a plusieurs Canillac... beaucoup de Canillac... Et vous dites qu'il me cherche?...

DIANE. Oui... Vous n'êtes plus en sûreté à Pontalec.

SABRAN. Vraiment?

DIANE. Mais, grâce à Marcelle, vous n'avez plus rien à craindre de vos ennemis.

SABRAN. Ah! mademoiselle! comment jamais reconnaître?...

MARCELLE. En la rendant heureuse... Un de nos parents va vous conduire jusqu'à la côte et vous procurer les moyens de gagner l'Angleterre.

SABRAN, à part. Oui... en passant par Versailles. (Haut.) Me voilà plus tôt libre que je ne pensais!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, puis CANILLAC et ses SOLDATS.

LE CAPITAINE, accourant. Alerte! alerte!... le parc est envahi de ce côté!... pas un moment à perdre!... Ah! monsieur de Montlouis, sans doute! par ici, monsieur, par ici! (Canillac entre suivi de soldats.)

CANILLAC. Entourez le pavillon, vous autres, et n'en laissez sortir personne!

SABRAN, à part. Canillac!... Que faire?...

CANILLAC. Halte-là, monsieur Georges de Montlouis!... Enfin, vous voilà donc pris, monsieur le conspirateur! Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait assez courir!... Ah! vous me tuez mes lieutenants, vous me gagnez mes pistoles, vous vous moquez de moi sans vergogne!... Rira bien qui rira le dernier, mon cher!... En route!

SABRAN, à part. Allons!... (Haut et se montrant.) Bonjour, Canillac!

CANILLAC, stupéfait. Que vois-je! le marquis de Sabran!...

DIANE. Le marquis de Sabran, vous?

MARCELLE. Vous êtes le marquis de Sabran?

SABRAN. Eh! mon Dieu, oui, mesdames, Raoul de Sabran.

DIANE. Ah! je suis perdue!

MARCELLE. Tais-toi!... tais-toi!... Sortez, messieurs!

SABRAN. Vois donc, Canillac, tu viens d'effrayer ces dames.

CANILLAC. Il me faut mon prisonnier!

SABRAN. Viens donc... Nous allons le chercher ensemble. (Ils sortent.)

DIANE, tombant à genoux. Grâce! Marcelle, grâce!...

MARCELLE. Ah! c'est le déshonneur!

LE CAPITAINE. Le déshonneur! (Il se dirige vers la tourelle.)

MARCELLE. Où allez-vous donc?

LE CAPITAINE. Provoquer ce bandit, pardieu!

MARCELLE. Restez!

LE CAPITAINE. Comment! que je reste?

MARCELLE. Voilà bien les hommes! ils croient avoir tout dit quand ils ont parlé de provocation; ils croient avoir tout fait quand ils ont mis l'épée à la main!...

LE CAPITAINE. Mais, cousine, il me semble que c'est le cas ou jamais!

MARCELLE. Vous ne vous battrez pas, pourtant!

LE CAPITAINE. Je ne me battrai pas? Et pourquoi, je vous prie?

MARCELLE. Parce que le sang versé n'efface pas la honte d'une famille, parce qu'enfin ce n'est pas une vengeance qu'il faut à Diane, mais une réparation!...

LE CAPITAINE. Eh bien, soit! Qu'il l'épouse, je le tuerai après...

MARCELLE. Et si Diane l'aime?...

LE CAPITAINE. Un homme pareil!

MARCELLE. Ah! que vous connaissez peu le pauvre cœur des femmes! Leur vie est faite d'abîmes, et vos tempêtes de l'Océan ne sont rien, comparées à celles de leur âme!...

LE CAPITAINE. Ventrebleu! si c'est là ce qu'on appelle l'amour, grand merci! je ne tiens pas à faire sa connaissance!... mais, décidément, tenez, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller tuer tout de suite ce joli Sabran-là...

MARCELLE. J'ai dit que vous ne vous battriez pas...

LE CAPITAINE. Ah! permettez, Marcelle, permettez... voilà une chose sur laquelle nous ne pourrons pas nous entendre, ça ne

Digitized by Google

regarde pas les femmes, voyez-vous... Je suis un soldat, moi, et le point d'honneur, pour un soldat, c'est impérieux comme une consigne et sacré comme un devoir!... Ne pas me battre, moi! ne pas châtier ce misérable qui a flétri le nom que je porte!... Mais regardez-moi donc, Marcelle! mais songez donc que j'ai ceci à mon côté! (Il montre son épée.) Et cela sur ma poitrine! (Il montre l'ordre qu'il porte.)

MARCELLE. Eh bien, mon ami, par cette épée, par cette croix, par tout ce que vous avez de plus cher, de plus sacré, vous allez me jurer de ne pas vous battre avec M. de Sabran!

LE CAPITAINE. Je ne jurerai pas cela...

MARCELLE. Et ce serment, d'où dépend le bonheur de Diane et notre avenir à tous, peut-être, je vous le demande à mains jointes.

LE CAPITAINE. Je ne jurerai pas cela...

MARCELLE. Tenez, je vous le demande à genoux!

LE CAPITAINE. Marcelle, qu'est-ce que vous faites là?...

MARCELLE. Et je ne me relèverai que lorsque vous m'aurez fait ce serment!

LE CAPITAINE. Relevez-vous donc vite, alors... Est-ce que je peux vous refuser quelque chose?

MARCELLE. Merci pour elle! merci pour moi!... (A Diane.) Et maintenant, prends courage! Il faut avoir confiance en Dieu, mon enfant! rien n'est encore désespéré, va, et, tu vois, j'ai encore la force de sourire... Tâche de sourire aussi, pauvre fille... Ne laisse pas trop voir que tu as pleuré... à notre mère... surtout!

DIANE. Notre mère!

MARCELLE. Qu'elle ne sache rien qu'elle ne soupçonne rien; car elle en mourrait, Diane, elle en mourrait!...

DIANE. Oh! oui, oui! (Elle essuie ses pleurs, et cherche à sourire.) Est-ce mieux ainsi?

MARCELLE. Pauvre ange!... (Bas au capitaine.) Retenez cet homme ici jusqu'à mon retour.

LE CAPITAINE, de même. C'est donc bien décidé, Marcelle, vous ne voulez pas que...

MARCELLE. J'ai votre serment!... Viens, ma Diane, viens! (Elle sort avec Diane.)

LE CAPITAINE, seul. Un beau serment que j'ai fait là!... Et on veut encore que je lui adresse la parole, que je lui tire mon chapeau, que je lui dise, en avançant un fauteuil : « Donnez-vous donc la peine de vous asseoir?... » Ah! mais non, pour le coup, mille fois non! Le voici! (Sabran rentre avec Canillac.)

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, SABRAN, CANILLAC.

SABRAN. Tu vois... personne!

CANILLAC, avec dépit. C'est possible; mais rien ne prouve que mon homme n'est pas ici... Il reste le château, que je vais faire fouiller de fond en comble.

SABRAN. Ah çà! tu lui en veux donc bien, à ce brave M. de Montlouis?

CANILLAC. Je l'aurai mort ou vif!... Au revoir, Sabran! (Il sort à droite.)

SABRAN. Au revoir, Canillac!

LE CAPITAINE, à part. J'ai promis de le retenir. (Haut, à Sabran.) Deux mots, monsieur...

SABRAN, à part. Tiens, le parent!... Un duel... ça va m'amuser.

LE CAPITAINE, à part. Si je sais ce que je vais lui dire...

SABRAN. Eh! je reconnais monsieur... C'est monsieur qui, tout à l'heure, est accouru tout essoufflé pour protéger ma fuite... Donc, monsieur est parent de mademoiselle Diane?

LE CAPITAINE. Oui!

SABRAN. J'en fais mon compliment à monsieur... Monsieur est un oncle?

LE CAPITAINE. Non!

SABRAN. Un frère?

LE CAPITAINE. Non!

SABRAN. Alors?

LE CAPITAINE. Je suis son cousin.

SABRAN. Germain, peut-être?

LE CAPITAINE. Germain. (A part.) C'est qu'il a l'air de se moquer de moi, par-dessus le marché! (A demi-voix.) Brigand, va!

SABRAN. Monsieur dit?

LE CAPITAINE. Je ne dis rien. (A part.) Ah! si je n'avais pas juré!

SABRAN. Et... monsieur est marin, à ce que je vois?

LE CAPITAINE. Oui, marin.

SABRAN. Et officier?

LE CAPITAINE. Capitaine de frégate!

SABRAN. Un fort beau grade!

LE CAPITAINE, grommelant. Grand merci, coquin!

SABRAN. Monsieur dit?

LE CAPITAINE. Je ne dis rien. (A part.) Ah! si je n'avais pas juré!... (Haut.) Savez-vous que je commence à en avoir assez de vos questions, et que vous m'échauffez terriblement les oreilles?

SABRAN. Je serais désolé d'avoir importuné monsieur; mais monsieur comprendra qu'il est important de connaître les gens à qui on est sur le point d'avoir affaire.

LE CAPITAINE. Quelle affaire?

SABRAN. Maintenant que je connais les droits et qualités de monsieur, je serai fort honoré de lui rendre raison...

LE CAPITAINE. Quelle raison?

SABRAN. Mais ayant eu le malheur de porter atteinte à l'honneur des Pontalec, je dois supposer que monsieur, qui est un Pontalec, car vous êtes un Pontalec, veut tâcher de me tirer quelques gouttes de sang...

LE CAPITAINE. Vous supposez ça?

SABRAN. Naturellement... Les choses se passent ainsi, d'ordinaire... Un parent quelconque, un cousin... germain, par exemple, s'érige en vengeur de la famille, provoque ce monstre de séducteur et le tue, ou se fait tuer par lui!... Vous me permettrez de remarquer que j'ai été souvent provoqué dans des circonstances pareilles, et que j'ai l'avantage d'être encore très-vivant...

LE CAPITAINE. Oh! vous ne le seriez pas longtemps, si j'avais le droit de...

SABRAN. Mais ce droit vous l'avez, cher monsieur; personne ne vous le conteste, et vous me rendrez cette justice, que j'ai été le premier à vous offrir une légitime réparation... Ainsi, quelle est votre arme? L'épée, sans doute?

LE CAPITAINE. En voici une que je vous passerais bien volontiers au travers du corps...

SABRAN. Faites donc, je vous prie?

LE CAPITAINE. Allez-vous-en au diable! Je ne me bats point!

SABRAN. Vraiment? Vous me surprenez beaucoup!...

LE CAPITAINE. C'est possible, et je me moque parfaitement de ce qu'un homme comme vous peut penser d'un homme comme moi? Ce n'est pas le capitaine Pierre qui passera jamais pour un lâche! Il a payé de son sang les grades qu'achètent à prix d'or, vos officiers de ruelle; il s'est trouvé aux prises avec de vrais combats et de vraies tempêtes; il a, pendant trente années, fait un métier que ne feraient pas deux heures seulement tous ces blancs-becs de Roués dont vous êtes le chef de file, et un revers de son vieux sabre mettrait en morceaux ce joujou de parade qu'on appelle une épée dans les antichambres de Philippe!... Voilà ce que c'est que le capitaine Pierre, et, pourtant, il ne se battra pas avec vous, malgré la bonne envie qu'il en aurait!...

SABRAN. Ah! oh! ah! l'étrange original!

LE CAPITAINE. Vous n'allez pas continuer à me rire au nez, de la sorte?

SABRAN. Pardon, cher monsieur, mais c'est plus fort que moi... je vous trouve fort plaisant...

LE CAPITAINE. Plaisant! il me trouve plaisant, moi!.. (Marcelle rentre.) Marcelle!

MARCELLE. Laissez-nous, mon cousin... laissez-nous!

SABRAN, à part. Que signifie?...

LE CAPITAINE, à part. Oh! je ne m'éloignerai pas... (Il sort à droite.)

SCÈNE IX.

MARCELLE, SABRAN.

MARCELLE. Monsieur de Sabran, lorsqu'un gentilhomme a fait une tache à l'honneur d'une famille et que ce gentilhomme est digne de son nom, il ne refuse jamais d'effacer la flétrissure par une réparation éclatante!

SABRAN. Il est certain, mademoiselle, que cela arrive quelquefois... On a plusieurs exemples d'amants qui se sont déguisés en maris.

MARCELLE. Monsieur de Sabran, vous avez déshonoré Diane de Pontalec, ma sœur. Diane de Pontalec sera-t-elle votre femme?...

SABRAN. Mademoiselle...

MARCELLE. Répondez!

SABRAN. Je vous avoue, mademoiselle, que, si la demande m'embarrasse un peu, la réponse m'embarrasse encore davantage.

MARCELLE. Répondez!

Digitized by Google

SABRAN. Enfin, puisque vous l'exigez, je vais faire de mon mieux... Certes, mademoiselle de Pontalec, qui est si charmante déjà, le serait plus encore en toilette de mariée, et je serais heureux de la conduire à l'autel, si je ne me trouvais pas trop indigne de cet engagement solennel et sacré... Mais, je me connais, voyez-vous, je serais un détestable mari.

MARCELLE. Ainsi, vous refusez?

SABRAN. Oui... dans l'intérêt même de mademoiselle Diane.

MARCELLE. Vous êtes donc véritablement un misérable, alors?

SABRAN. Eh! mon Dieu, oui, mademoiselle, je suis un de ces misérables qui ne prennent de la vie que les joies et les fêtes; qui nient la vertu et ne croient qu'au plaisir, qui n'ont jamais de remords, n'ayant pas même de regrets, et brisent joyeusement la coupe épuisée au fond de laquelle ils ont trouvé l'ivresse...

MARCELLE. On a donc aussi le courage de l'infamie?

SABRAN. C'est de la franchise.

MARCELLE. Ah! trêve de railleries, n'oubliez plus où vous êtes, et devant qui vous êtes!... Pour chasser le sourire de vos lèvres, il me suffira d'un regard, le regard d'une honnête fille!... Tenez, vous ne riez plus déjà... Ah! c'est qu'en vérité vos pareils sont aussi lâches qu'ils sont vils! Je ne sais pas ce que l'avenir réserve aux victimes et au bourreau, mais je sens mon cœur qui déborde, et je ne veux pas contenir l'indignation qui s'en échappe à flots, et, armée de ma colère comme d'un fouet, je vous en cravacherai le visage!...

SABRAN, à part. Elle est vraiment belle ainsi!...

MARCELLE. Le voilà donc devant moi, ce héros de la mode, ce roi de la débauche, Raoul de Sabran, c'est tout dire!... Ah! songer que là-bas, dans ce monde abject dont il est l'oracle, il a une espèce de cour, cet homme! Les poltrons le saluent jusqu'à terre, les imbéciles l'écoutent bouche béante, les badauds se le montrent du doigt avec admiration... et cela fait, que, tout gonflé de ces hommages de hasard, il a fini par se prendre au sérieux lui-même, par se persuader qu'il était quelque chose!... Ah! vraiment, je voudrais qu'on pût me voir arracher son masque de fat, le fouler aux pieds, l'écraser à coups de mépris, et chacun s'écrierait avec un éclat de rire: « Ce n'est que cela?... Quelle pitié!... »

SABRAN. Madame!... personne ne m'a jamais parlé ainsi... personne ne l'eût osé!...

MARCELLE. Je l'ose, moi, et je n'ai pas fini! et vous m'entendrez jusqu'au bout!

SABRAN. Madame!

MARCELLE. Ah! vous vous êtes glissé dans notre maison pour y jouer une comédie infâme, pour prendre à vos ignobles piéges une pauvre enfant sans défense, et, après l'avoir déshonorée lâchement, vous avez cru que vous pourriez vous en aller, tête haute, colporter notre honte? Non pas! Je veux que vous sachiez tout ce qu'un cœur honnête peut contenir de mépris pour vous!...

SABRAN. Laissez-moi! taisez-vous!...

MARCELLE. Je veux qu'il vous en reste une pâleur au front, et que vous emportiez d'ici la marque de ce mépris plus profonde, plus ineffaçable que celle d'un fer rouge!

SABRAN. Assez! Je ne peux pas vous répondre, mais je ne veux plus vous entendre!... (Il s'élance vers la porte.)

MARCELLE, lui barrant le passage. Vous ne sortirez pas!

SABRAN. Laissez moi partir...

MARCELLE. Vous ne sortirez pas!...

SABRAN. Quand je devrais... (Il lui saisit les mains.)

MARCELLE. C'est cela! courage! brisez-moi les mains, marchez sur moi, rien ne m'empêchera de crier jusqu'à mon dernier souffle! Raoul de Sabran est un misérable! Raoul de Sabran est un lâche! oui, un lâche!... (Il recule éperdu devant elle et tombe anéanti sur un siége.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Eh bien, Marcelle, consent-il à épouser Diane?

MARCELLE. Il refuse!

LE CAPITAINE. Il refuse?... Alors, Marcelle, relevez-moi de mon serment, car cet homme doit mourir!...

ACTE QUATRIÈME

Un parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

SABRAN, seul. Quel est ce délire qui bouleverse ma raison?... quelle est cette fièvre qui brûle mon sang?... quelle puissance inconnue, plus forte que ma volonté, me pousse hors de la maison que j'occupe, et me traîne ici, dans ce château où je ne compte que des ennemis et une victime?... Ce n'est pas le repentir qui m'y conduit... ce n'est pas pour la victime que j'y reviens... ce n'est pas le remords qui m'a fait franchir la muraille de ce parc et m'a cloué, pendant toute la nuit, en face d'une fenêtre derrière laquelle j'épiais une ombre, l'ombre de ma plus implacable ennemie... Oui, cette jeune fille qui me hait, c'est elle que je cherche... Je la hais aussi et je brûle de la revoir!... Cette voix qui me maudit, je voudrais l'entendre encore... l'entendre toujours!... Comme sa colère a dominé mon insolence! comme son mépris a été plus puissant que mon orgueil!... comme elle m'a vaincu!... comme elle m'a terrassé! Mais pourquoi, pourquoi donc, lâche que tu es! cherches-tu de nouvelles insultes? et désires-tu de nouveaux outrages?... Ah! ma foi! je ne sais pas, je crois que je deviens fou!...

SCÈNE II.

SABRAN, CANILLAC.

CANILLAC, entrant. Sabran!... Pardieu! si je m'attendais, au lever de l'aurore, à trouver quelqu'un sous ces frais ombrages, ce n'était pas toi, mon cher.

SABRAN, troublé. C'est, en effet... le hasard qui m'y a conduit.

CANILLAC, riant. Le hasard!

SABRAN, avec impatience. Eh!... certainement, le hasard!

CANILLAC. Soit! Toi que le soleil ne voyait jamais debout avant la moitié de sa course, te voilà levé dès l'aube, par hasard!... Toi que le soin minutieux d'une élégante toilette occupait pendant le troisième quart du jour, te voilà tout habillé, tout botté... ma foi! dès huit heures du matin, encore par hasard!...

SABRAN. Trêve d'observations, je te prie...

CANILLAC. Je n'en fais plus... Je me permettrai seulement une toute petite question.

SABRAN. Laquelle?

CANILLAC. Est-ce aussi le hasard qui t'a ouvert la grille du parc?

SABRAN, avec colère. Canillac?...

CANILLAC. La, la! ne nous emportons pas... à quoi bon?... Nous ne nous aimons guère, soit; mais nous ne nous haïssons pas encore assez pour qu'au risque d'être tués, nous voulions nous débarrasser l'un de l'autre?

SABRAN. Pas encore.

CANILLAC. Mais ça pourra venir... voilà ce que tu penses... Eh bien, je ne le pense pas, moi... et je gage que nous retrouverons ensemble nos joyeux soupers de Versailles et de Paris.

SABRAN, avec ironie. Oui, pareils au dernier que nous avons fait... où l'on se riait si fort de Frédéric de Varanne, qui méditait de se séparer de nous.

CANILLAC, riant. Ce pauvre Frédéric!

SABRAN. Qui songeait à rompre avec cette vie de débauche et de honte!... Ah! oui, c'étaient de joyeux soupers, où l'on noyait, dans l'ivresse, tout ce qui vous restait de généreux et d'honnête...

CANILLAC. Hein!

SABRAN. Où se buvaient, à la fois, tous les vins et toutes les hontes.

CANILLAC. Tu dis?...

SABRAN. C'étaient de belles nuits, où l'on tendait habilement des piéges infâmes aux jeunes filles, sans songer qu'à deux pas de celle qu'on allait perdre, on avait une sœur; où l'on méditait froidement le déshonneur d'une femme, sans songer qu'à deux pas on avait une mère!... Oui, tu as raison, chevalier, c'étaient de beaux soupers, c'étaient de joyeuses nuits!

Digitized by Google

CANILLAC. Comment... c'est toi, marquis de Sabran, qui me parles de la sorte, à moi, chevalier de Canillac?... Bah! c'est une plaisanterie, tu veux rire?...

SABRAN. En effet, ce n'est pas sérieusement que je te parlais... Est-ce qu'il peut nous rester dans le cœur, à nous autres Roués, un de ces ridicules sentiments d'honneur ou de loyauté?... Mais c'est si amusant ces grands mots de conscience et de vertu, qu'il faut bien en rire quelque peu, et je suis en joyeuse humeur aujourd'hui, chevalier.

CANILLAC. Ne serait-ce pas plutôt une comédie, à laquelle tu veux t'essayer avec moi?...

SABRAN. Une comédie... c'est cela, une comédie...

CANILLAC. Ce n'est pas sans dessein que tu es venu te confiner dans cette province. — Il y a ici même deux charmantes et pures colombes, et je gage... En voilà justement une qui vient s'abattre de ce côté... mademoiselle Marcelle...

SABRAN, hors de lui. Marcelle!... C'est Marcelle qui vient?...

CANILLAC. Je ne me trompais pas... cette grande émotion!... C'est merveilleusement joué!... Bonne chance, marquis, et au revoir. (Il sort à gauche.)

SABRAN. J'ai cru qu'il allait lire dans mon âme!... qu'il allait surprendre mon secret!... qu'il allait le deviner, cet amour qui me brûle, et que je n'ose pas m'avouer à moi-même!... (Voyant entrer Marcelle.) La voilà!... (Il la salue respectueusement.)

SCÈNE III.

SABRAN, MARCELLE.

MARCELLE, étonnée. Monsieur de Sabran!...

SABRAN, ému. Je comprends... votre surprise... en me trouvant ici, mademoiselle...

MARCELLE. Oui, monsieur, j'éprouve une surprise bien grande, et je vais... (Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

SABRAN. Restez, mademoiselle, restez, de grâce... Ma présence vous est odieuse... c'est à moi de partir; mais avant de m'éloigner... je vous supplie de ne pas juger trop sévèrement mon retour dans ce château.

MARCELLE. Si vous avez de nouveau franchi le seuil de cette maison, monsieur, j'espère que ce n'est pas pour insulter à notre douleur?...

SABRAN. Non, non, le ciel m'en est témoin, et si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez savoir quel changement s'est fait en moi...

MARCELLE, étonnée. En effet, je ne trouve plus sur votre visage cette raillerie cruelle, ce sourire moqueur, qui me disaient que Diane était perdue sans retour.

SABRAN, à part. Diane!

MARCELLE. Serait-ce que le repentir aurait touché votre âme?...

SABRAN. Oui... je me repens... et c'est votre voix qui a opéré ce miracle! Un mot de plus et je mourais, un regard de plus et je tombais foudroyé... Par vous, un voile s'est déchiré qui couvrait mes yeux, un horizon nouveau s'est ouvert, mille sensations inconnues se sont éveillées en moi... Oui, je me repens, et je maudis mon crime avec horreur.

MARCELLE, avec joie. Vous venez donc pour le réparer?...

SABRAN. Le réparer!...

MARCELLE. N'est-ce pas là ce que vous dicte le repentir dont vous me parlez? N'est-ce pas l'expiation de votre faute?... Eh que parlé-je d'expiation?... Est-il une âme plus loyale que l'âme de Diane? un cœur plus aimant que son cœur? Le gentilhomme le plus noble eût été fier de la prendre pour femme... Vous venez demander sa main, n'est-ce pas?...

SABRAN. Ce mariage est impossible!

MARCELLE. Que dites-vous?

SABRAN. Impossible, vous dis-je! Oui, je maudis toute ma vie passée... Cette action honteuse, dont je rougis devant vous, je voudrais la racheter, fût-ce au prix de mon sang; mais ne me demandez pas d'épouser Diane... ce mariage serait sa condamnation comme la mienne... J'en aime une autre!...

MARCELLE. Une autre! vous en aimez une autre!... et vous venez m'apprendre cela, à moi, pour que je dise à cette enfant qui se consume dans les larmes, qui se flétrit dans la douleur: Bannis toute espérance, malheureuse, tu n'as plus qu'à pleurer, tu n'as plus qu'à mourir...

SABRAN. Non, non, elle oubliera...

MARCELLE. Oublier!... Oh! vous ne la connaissez même pas, celle que vous avez perdue!... Mais elle vous aime, entendez-vous? elle vous aime comme si vous étiez le plus loyal, le plus noble des hommes; elle vous aime avec toute son âme, avec tout son cœur!... Elle vous aime...

SABRAN, avec force. Comme je vous aime, enfin!...

MARCELLE, avec terreur. Moi!... moi!...

SABRAN, à voix basse. Je m'étais juré de ne pas vous faire cet aveu... Pardonnez-moi, pardonnez-moi!

MARCELLE, relevant la tête et le regardant avec ironie. Ah! je comprends!... Ah! ah! l'habile comédien que vous êtes!... et qu'il était bien conçu ce rôle dont vous vous êtes affublé ce matin!

SABRAN. Que dites-vous?...

MARCELLE. Qu'il était bien composé ce masque d'hypocrisie et de faux repentir dont vous aviez recouvert votre visage!...

SABRAN. Moi!...

MARCELLE. Ah! vous avez trouvé qu'il serait glorieux, après avoir déshonoré ma sœur, de tenter de me perdre moi-même!... Mais vous n'avez pas songé que, pour vous faire aimer d'elle, vous aviez caché qui vous êtes; que vous aviez volé le nom d'un proscrit, tandis que je vous connais... moi!

SABRAN, hors de lui. Marcelle!... Marcelle!... (Se calmant.) Eh bien, oui, je vous aime, Marcelle; mais vous ne devez pas me croire, car ces saintes paroles, je les ai mille fois profanées. Oui, elles sont mille fois sorties de mes lèvres, et pour la première fois elles sortent de mon cœur. Ne m'écoutez pas, cependant, ne soyez ni émue de mes prières, ni touchée de mes larmes. C'est ainsi que je vous aime, c'est votre juste orgueil, c'est votre inaltérable vertu que j'admire: elle me brise, elle m'écrase, elle me tue... et je l'adore!

MARCELLE. Et moi, je vous hais, entendez-vous? je vous hais!...

SABRAN. Votre haine est juste... C'est le châtiment qui commence...

MARCELLE. Le châtiment! Dieu vous en garde un autre, monsieur!...

SABRAN. Que sa vengeance éclate sur ma tête, que sa colère me frappe, et je répéterai en mourant que je vous aime!...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, DIANE, LE CAPITAINE.

MARCELLE. Diane!... Elle vient!...

SABRAN, hors de lui. Eh bien, fût-ce même en sa présence, je vous dirai encore...

MARCELLE, avec force, et prenant dans ses bras Diane qui vient d'entrer. Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, et courbez le front devant elle...

DIANE. Monsieur de Sabran avec toi!... Que se passe-t-il donc?...

LE CAPITAINE. Parbleu!... elle plaidait votre cause; c'est un ange que votre cousine Marcelle...

MARCELLE. Capitaine...

LE CAPITAINE, avec colère. Je vous dis que vous êtes un ange, entendez-vous?... (Se calmant.) Mais je gage bien que vous parliez en pure perte.

DIANE. Marcelle, nous venions t'annoncer une terrible nouvelle...

MARCELLE. De quoi s'agit-il?

LE CAPITAINE. Il s'agit... il s'agit que Frédéric de Varanne est à Pontalec!

MARCELLE ET SABRAN. Frédéric!...

DIANE. Comment oserais-je paraître devant lui?...

MARCELLE. Où est-il maintenant?

LE CAPITAINE. Il est auprès de la duchesse! Brave jeune homme, il revient le cœur tout rempli d'espérance... Il aura fait en route de beaux rêves de bonheur, et il ne soupçonne pas encore que tout cela lui a été volé!

SABRAN. Monsieur!...

LE CAPITAINE, tranquillement. Volé par un infâme.

SABRAN. Insultez-moi, je n'ai pas le droit de vous répondre.

LE CAPITAINE, bas. Mais vous pourrez parler à Frédéric. Il n'a pas promis de ne pas se battre, celui-là, et je compte bien qu'il me fera le plaisir de vous tuer... un peu...

FRÉDÉRIC, appelant du dehors. Marcelle!... Diane!... Marcelle!...

SCÈNE V.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ma sœur, ma chère Diane, je vous... (Apercevant Sabran.) Monsieur de Sabran!... Vous, vous, ici?...

SABRAN, un peu troublé. Moi-même, monsieur de Varenne.

FRÉDÉRIC. Vous n'êtes pas, que je sache, l'ami de notre famille!... Me direz-vous, monsieur, comment il se fait que je vous trouve dans cette maison?...

LE CAPITAINE à part. Bien... Ça va venir...

Digitized by Google

SABRAN. Plus tard... vous apprendrez...

FRÉDÉRIC. Non pas, c'est aujourd'hui, monsieur, c'est à l'instant que je veux le savoir...

LE CAPITAINE, à part. Très-bien. Il me plaît, mon cousin Frédéric.

MARCELLE. Frédéric... mon frère!

FRÉDÉRIC. Laissez-moi l'interroger, Marcelle; ne comprenez-vous pas que le soupçon doit agiter mon esprit?... J'arrive après une longue absence... ni ma sœur, ni ma fiancée ne m'ouvrent les bras : je vous vois l'une et l'autre émues et tremblantes, évitant mon regard, et je rencontre en face de moi le marquis de Sabran... Je dis qu'il y a ici une trahison, un malheur ou une honte!...

LE CAPITAINE, à part. Allons donc! Voilà que ça marche.

DIANE. Frédéric!

MARCELLE. Mon frère!

SABRAN. Laissez... laissez parler M. de Varanne, laissez éclater ses soupçons...

LE CAPITAINE, bas, à Sabran. Ah! Dieu merci, monsieur, il y voit clair et il n'a rien juré, lui.

FRÉDÉRIC. Est-ce à tort que j'accuse?... Si je me trompe, dissipez mon erreur... Allons, répondez-moi! (Avec force.) Mais répondez-moi donc!...

MARCELLE, bas. Capitaine, ne l'entendez-vous pas?

LE CAPITAINE, de même. Si fait!... il va le tuer!... C'est un gentil garçon que mon cousin Frédéric!

FRÉDÉRIC. Mais me dira-t-on, enfin, comment le marquis de Sabran se trouve dans ce château?

SABRAN, s'oubliant. Eh bien...

LE CAPITAINE, avec force. Eh bien, mon neveu, il s'y trouve...

MARCELLE, bas. Parce que vous l'y avez amené...

LE CAPITAINE, avec force. Parce que je l'y ai... (S'apercevant de ce qu'il dit.) Comment?

MARCELLE, avec prière. Parce que vous l'y avez amené...

FRÉDÉRIC. Répondez donc!

LE CAPITAINE, énergiquement. Parce que je l'y ai amené, là!

FRÉDÉRIC. Vous?...

SABRAN, à part. Que dit-il?

MARCELLE, bas, au capitaine. C'est votre ami?...

LE CAPITAINE, même jeu. C'est mon... Oh! non, non!...

MARCELLE. C'est votre ami!...

LE CAPITAINE. C'est... c'est mon ami... M. de Sabran... (Avec haine.) mon ami... intime.

FRÉDÉRIC. Votre ami?...

SABRAN. Moi?

DIANE, regardant au fond. Grand Dieu! la duchesse!...

LE CAPITAINE, à part. La duchesse!... Ah! tant mieux, je n'y tenais plus.

MARCELLE, bas. Emmenez-le, emmenez-le!

LE CAPITAINE. Monsieur de Sabran, la duchesse a besoin de causer en particulier avec ses enfants... éloignons-nous, je vous prie.

SABRAN. Je vous comprends et je suis à vos ordres, monsieur.

FRÉDÉRIC, passant à Sabran. Monsieur, ici, dans une heure, je vous attendrai.

SABRAN, bas. J'y serai.

LE CAPITAINE, à Sabran. Allons, mon bon ami, allons!

SABRAN. Me voici, monsieur.

LE CAPITAINE. Passez donc, cher ami, passez donc. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, MARCELLE, DIANE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à part. Non, non, ils ne m'ont pas trompé, et mon cœur me le dit : l'une des deux est perdue... mais laquelle?... laquelle?

LA DUCHESSE. J'aurais dû me douter que je vous rencontrerais ici, mes enfants; c'est un lieu consacré... c'est ici que vos deux mères, mes filles adorées, aimaient à venir se reposer... c'est ici que j'ai reçu leurs douces confidences et qu'elles ont été fiancées par moi, comme tu l'es déjà toi-même, Diane.

DIANE. Ma mère!... (Elle s'agenouille à sa droite.)

FRÉDÉRIC, s'élançant vers elle. Diane!...

LA DUCHESSE. Comme tu le seras bientôt, Marcelle.

MARCELLE, s'agenouillant à gauche. Ma bonne mère!...

FRÉDÉRIC, les yeux attachés sur les deux jeunes filles. Aussi émues, aussi troublées l'une que l'autre!

LA DUCHESSE. J'allais vous retrouver au salon, je voulais donner à chacune de vous un précieux souvenir... le portrait de celles qui ne sont plus...

MARCELLE. Leur portrait!...

DIANE. A nous!...

LA DUCHESSE. Vous ne les avez pas connus, ces deux anges que Dieu a rappelés quand vous étiez encore au berceau. Hélas! je n'avais pas même leur image à mettre sous vos yeux, à livrer à vos baisers; mais j'ai appris, il y a quelque temps, que deux portraits faits à mon insu étaient, avec d'autres pieuses reliques, dans la famille de leurs maris. On a eu pitié de mes supplications, de mes prières; on a confié ces deux saintes images à Frédéric... et je vous les apporte, mes enfants.

MARCELLE. Oh! donnez, donnez!...

LA DUCHESSE. Les voici... (Elle donne un médaillon à Marcelle.) Tiens, Marcelle.

MARCELLE, qui l'a saisi vivement, le regarde en pleurant. Ma mère, c'est ainsi que je te voyais dans mes rêves... Oui, mon cœur t'avait devinée... Mes yeux ne t'ont jamais vue, et cependant mon cœur te reconnaît, ma mère!... (Elle couvre le médaillon de baisers.)

LA DUCHESSE. Tiens... prends à ton tour, Diane... (Elle lui donne le second médaillon.)

DIANE, étend la main en tremblant. Oui, oui... je... (A part.) Son portrait... à elle... qui me voit, qui me juge!...

FRÉDÉRIC. Pourquoi donc ne l'embrassez-vous pas, Diane?

DIANE. Moi... je ne... Si fait... je veux... (Elle va le porter à ses lèvres, puis l'éloigne avec terreur et dit, en baissant la tête et sanglotant.) Oh! je ne peux pas!... je n'oserai jamais!...

FRÉDÉRIC, avec douleur et s'éloignant du groupe. Oh! c'est elle!... c'est elle!

LA DUCHESSE, à Diane qui sanglote. Qu'as-tu donc, mon enfant?

MARCELLE, à part. Elle va se trahir!...

LA DUCHESSE. Comme tu es pâle!... Tu souffres... il faut rentrer.

DIANE. Non, laissez-moi, laissez-moi seule ici... avec elle... avec elle à qui je veux tout dire.

MARCELLE, s'élançant vers elle. Tais-toi, tais-toi!

DIANE, hors d'elle-même. Non, non... il le faut, je le veux...

FRÉDÉRIC, bas. Prenez garde, Diane... Songez du moins à celle qui est là... qui ne soupçonne rien encore... et que vous allez tuer.

DIANE, à part. Oh! il sait tout.

MARCELLE, à la duchesse. Diane a raison... Il vaut mieux que nous la laissions seule; l'air et la solitude lui feront du bien... Venez, ma mère; viens, Frédéric...

LA DUCHESSE. Ne tarde pas trop, Diane... Il y a longtemps que ton fiancé est séparé de toi.

DIANE, avec effroi. Mon fiancé!...

FRÉDÉRIC, bas. Et il faudra que je vous parle, Diane. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

DIANE, puis LE CAPITAINE.

DIANE. Oui, il a tout compris!.. Ma faute est connue... ma honte n'est plus un secret... Oh! je ne peux plus vivre maintenant... (Le capitaine entre.) Ma mère, je veux mourir aussi...

LE CAPITAINE, à part. Mourir!...

DIANE. Je veux aller te retrouver...

LE CAPITAINE, à part. Qu'est-ce qu'elle dit donc?

DIANE. Oui, là-bas, la pièce d'eau est profonde... Je suis heureuse d'avoir le portrait de ma mère... je le presserai sur mon cœur en mourant... Allons!... (Elle va pour sortir.)

LE CAPITAINE, l'arrêtant. Diane, où allez-vous donc?

DIANE. Adieu, capitaine, adieu!

LE CAPITAINE. Il s'agit donc d'une affaire bien grave?

DIANE, froidement. Oui.

LE CAPITAINE. Ah! est-ce que ça ne peut pas se remettre?

DIANE. Non.

LE CAPITAINE. Ça ne peut pas se différer?

DIANE. Non.

LE CAPITAINE. Tiens, vous me dites cela juste comme je le disais moi-même... quand j'ai voulu me tuer.

DIANE. Vous tuer!...

LE CAPITAINE. Oh! c'est une vieille histoire... J'avais dix-huit ans, l'âge que vous avez... Je m'étais rendu coupable d'une faute.

DIANE. Vous?

LE CAPITAINE. Qui est-ce qui n'en a pas commis, au moins une, dans sa vie... Je croyais mon honneur perdu sans retour.

DIANE. Votre honneur!...

LE CAPITAINE. J'étais décidé à mourir, et j'y allais, quand un brave homme m'arrêta au passage... Il me saisit la

Digitized by Google

main... juste comme je tiens la vôtre... Il me passa le bras sous le sien... en me le serrant avec force, ainsi que je vous le serre... et il me regarda bien en face, dans les yeux et comme pour me dire : « Va donc te tuer à présent... »

DIANE. Mais, je ne comprends pas...

LE CAPITAINE. C'est ce que je lui ai dit aussi. « Je ne comprends pas... » A quoi il me répondit, le bonhomme : « Se tuer, c'est toujours une lâcheté, c'est toujours un crime, et tu vas en commettre deux au lieu d'un, car tu n'es pas seul sur la terre, tu as une vieille mère... »

DIANE. Une mère...

LE CAPITAINE. J'avais une vieille mère, très-vieille, comme la vôtre... « Sais-tu ce qui arrivera si tu meurs? me dit mon brave homme, elle s'accusera de n'avoir pas veillé sur toi, et ta faute lui paraîtra son ouvrage : elle mourra de ta mort, et, comme je te le disais, tu auras commis deux crimes au lieu d'un... »

DIANE. Mourir... elle... ma m...

LE CAPITAINE. Elle! ma... ma mère! m'écriai-je avec terreur. Alors, mon brave homme dégagea mon bras de dessous le sien... et il se mit de nouveau à me regarder en face comme pour me dire : « Eh bien, te voilà libre, va donc te tuer à présent. »

DIANE. Et... et vous... mon ami...

LE CAPITAINE. Moi?... Je n'y suis pas plus allé... (Avec explosion.) que tu n'y vas toi-même, ma pauvre chère enfant... (Il la prend dans ses bras.)

DIANE. Ah! vous ne savez pas à quel point je suis malheureuse! (Elle pleure.)

LE CAPITAINE. Voyons, voyons, ne pleure pas, ma fille!

DIANE. Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse? qu'est-ce que vous voulez que je devienne?

LE CAPITAINE. Mais ne pleure donc pas, mille tonnerres!... ça me bouleverse, que diable!... J'ai vu des abordages où de braves matelots tombaient comme des mouches; j'ai vu des navires qui sombraient et engloutissaient des centaines d'hommes; j'avais le cœur serré, brisé comme dans un étau, mais j'avais l'œil sec; et la douleur d'une petite fille... les larmes d'un enfant... C'est bête, mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas voir ça...

DIANE. Eh bien, je ne pleure plus, mon ami; mais, je vous le demande, que puis-je faire?... que puis-je devenir?... Frédéric a tout compris, il connaît ma honte...

LE CAPITAINE. Et lui... ce M. de Sabran?

DIANE. Il ne me rendra pas l'honneur, je l'ai bien lu dans ses yeux quand il nous a quittés... C'est pour cela que moi...

LE CAPITAINE. C'est pour cela que tu as voulu mourir, pauvre petite!... Le misérable! Ah! j'ai fait un serment, et je suis forcé de le tenir; mais, j'en fais un autre ici : Il sera ton mari, entends-tu?... Il sera ton mari, ou je le tuerai...

DIANE. Grand Dieu... que dites-vous?

LE CAPITAINE. Je ne me battrai pas avec lui, c'est convenu, je l'ai juré; je ne sais pas si c'est loyalement et en face, mais, devant Dieu, s'il ne t'épouse pas, je le tuerai...

DIANE. Non, non, vous reprendrez ce serment!

LE CAPITAINE. Impossible!... Ça y est, il n'y a plus à s'en dédire.

DIANE. Mon ami!...

LE CAPITAINE. J'étouffais sous cette promesse que m'a arrachée Marcelle.

DIANE, à part. Marcelle! Ah! je vais apprendre...

LE CAPITAINE. Depuis que je me suis fait ce nouveau serment-là à moi-même... eh bien, je me sens tout à mon aise... C'est une cargaison de boulets que j'ai de moins sur l'estomac!... Allez retrouver la duchesse, mon enfant, attendez et espérez encore.

DIANE. J'attendrai, mon ami; mais je n'espère plus... (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, puis MARCELLE.

LE CAPITAINE. Et c'est pour jouir d'une vie facile et paisible que j'ai quitté la mer, que j'ai abandonné les combats, les voyages et que je me suis retiré ici!... Ah! c'est un joli calme qui m'attendait dans mon château!... Et ce n'est pas tout : à mon bord, j'étais maître absolu!... ici.. j'obéis, et à qui?... à un enfant, à une petite fille... et j'ai beau vouloir me révolter, impossible : Marcelle dit un mot et je bats la campagne; elle me regarde et je deviens souple et soumis comme le dernier des mousses... Mais c'est fini, à dater d'aujourd'hui, j'entends... (Changeant de ton.) Tiens, la voilà, comme elle est agitée!... (Avec douceur.) Qu'est-ce que vous avez donc, Marcelle?...

MARCELLE. Mon frère nous a quittées tout à l'heure, la duchesse et moi; la colère et la menace étaient écrites sur son visage... Je l'ai vu se diriger vers une allée du parc où se trouvait M. de Canillac... Il lui demandait, j'en suis certaine, de lui servir de témoin, il veut se battre...

LE CAPITAINE. Avec M. de Sabran?... C'est bien naturel.

MARCELLE. Et cet homme le tuera!...

LE CAPITAINE. A moins qu'il ne soit tué lui-même par Frédéric.

MARCELLE. Non, non, le cœur ne se trompe pas, et le mien est rempli des pressentiments les plus sinistres.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SABRAN.

SABRAN, à part, au fond. L'heure est écoulée... (Il s'arrête en voyant Marcelle.)

MARCELLE. Cet homme est notre mauvais génie... Quelque chose me dit que je lui devrai tous les malheurs, toutes les souffrances de ma vie.

SABRAN, à part. A moi!...

LE CAPITAINE. Si vous m'aviez laissé libre d'agir, Marcelle, vous auriez un parent de plus... ou un ennemi de moins.

MARCELLE. Le duel, comme la séduction, est un art pour lui... il vous eût tué.

LE CAPITAINE. Allons donc!... Il y en a eu bien d'autres qui ont essayé, ils n'ont jamais pu... Tenez, rendez-moi un peu ma parole, et vous verrez...

MARCELLE. Il vous eût assassiné, vous dis-je, comme il tuera mon frère.

SABRAN, s'approchant. Je ne le tuerai pas, mademoiselle.

MARCELLE. Lui!...

LE CAPITAINE. Ah! vous écoutiez? Vous savez maintenant...

SABRAN. Je sais que Frédéric veut un duel; mais je ne me battrai pas avec lui...

LE CAPITAINE. Eh! il vous forcera bien de vous battre.

SABRAN. Non!

MARCELLE. Il vous y forcera... Et vous me le prendrez, lui, comme vous avez pris déjà le bonheur de ma pauvre Diane.

SABRAN. Ce que j'ai résolu, nul n'a le pouvoir de le changer.

LE CAPITAINE. Allons donc! il y a toujours moyen de forcer un gentilhomme à se battre!

SABRAN. Non.

LE CAPITAINE. Non?... Ah! si je n'étais pas lié... comme je vous montrerais bien...

SABRAN. Non, monsieur; lorsqu'un homme s'est dit : Il y a une âme dont je ne veux plus être haï, un cœur que je ne désespérerai pas, des yeux que je ne ferai pas pleurer, cet homme se place au-dessus de l'insulte... L'outrage expire à ses pieds.

MARCELLE. Oh! vous ne me tromperez pas avec de vaines paroles! Je reste... j'entendrai... je verrai... je serai là, prête à me jeter au-devant de votre épée... Et c'est moi que vous tuerez, avant d'arriver jusqu'à mon frère!

SABRAN. Restez donc.

LE CAPITAINE. Voilà Frédéric... Il vient avec ses témoins... (Il remonte au fond.)

SABRAN. Marcelle, je ferai ce que j'ai dit. C'est l'unique preuve d'amour que je puisse vous donner... Elle sera terrible, sans doute, et il vous faudra bien y croire.

MARCELLE. Vous croire?... Mais cet amour serait un nouvel outrage pour le nom que je porte!...

LE CAPITAINE. Ils viennent...

SABRAN. Attendez, vous me jugerez bientôt. . (Marcelle disparaît au moment où entrent Frédéric, Canillac, et un autre officier du régiment des gardes.)

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, SABRAN, FRÉDÉRIC, CANILLAC, UN OFFICIER, MARCELLE.

FRÉDÉRIC. Vous n'avez pas amené de témoins, monsieur, le capitaine vous en servira.

LE CAPITAINE. Moi... à lui?... Allons donc!

FRÉDÉRIC. Il le faut, capitaine.

LE CAPITAINE. Faites votre devoir, jeune homme; ensuite, j'accomplirai le mien.

CANILLAC. Qu'importe! Moi pour vous, Frédéric; Sonvré assistera M. de Sabran.

Digitized by Google

SABRAN. C'est inutile... Je n'ai pas amené de témoins, parce qu'il n'y a pas de duel possible entre nous. (Marcelle reparaît et écoute.)

FRÉDÉRIC. Il n'y a pas de duel possible!... Et pourquoi donc, je vous prie?... Craignez-vous que votre épée ne soit trop avilie, pour se mesurer avec la mienne?

LE CAPITAINE. Qu'est-ce que vous répondez à cela, monsieur?

SABRAN. Je ne me battrai pas.

CANILLAC. Sabran..., c'est impossible!

SABRAN, avec hauteur. Je ne me battrai pas!

FRÉDÉRIC. Monsieur, s'il s'agissait d'une querelle, d'un mot insultant, qu'un mot peut racheter; s'il s'agissait de votre honneur, et qu'il se trouvât compromis, et foulé aux pieds, vous auriez le droit, peut-être, de refuser de vous battre; mais c'est de mon honneur, à moi, qu'il s'agit, de ma famille et de mon nom qu'un misérable a flétris.

SABRAN, avec force. Monsieur de Varanna! (A part.) Oh! vous à qui j'ai promis... Écoutez et regardez... (Froidement.) Je ne me battrai pas.

TOUS. Oh!...

FRÉDÉRIC. Ah çà! monsieur de Sabran, est-ce que vous avez pensé que tout serait fini avec un mot de refus? Allons donc! Si vous n'avez de courage que pour déshonorer une enfant, je saurai bien appeler la colère dans votre cœur et la honte sur votre front... (Il lève la main sur lui.)

SABRAN, lui saisissant la main avec les deux siennes. Malheureux!

FRÉDÉRIC, le frappant de l'autre main. Mais réveille-toi donc, misérable!

SABRAN. Ah!

MARCELLE, répondant à son cri. Mon Dieu!... (Sabran, qui l'a entendue, tourne les yeux de son côté et fait un violent effort sur lui-même.)

SABRAN, les yeux toujours tournés de son côté. Est-ce assez de honte! est-ce assez de souffrance!... est-ce assez de tortures!

FRÉDÉRIC. J'attends.

SABRAN. Je ne me battrai pas.

LE CAPITAINE, avec force. Monsieur, vous oubliez que vous êtes gentilhomme... Par la mordieu, si Frédéric n'était mon parent... je me battrais à votre place. (Sabran reste accablé.)

CANILLAC, s'approchant. Mais vous êtes donc réellement devenu lâche?

SABRAN, jetant un cri. Ah!... ah!... toi! je te remercie!... Comme je vais bien te tuer!... (Il tire son épée.)

CANILLAC, tirant la sienne. En garde!

FRÉDÉRIC. Non, non, c'est avec moi que vous vous battrez; votre vie est à moi. (Il se place entre eux, l'épée au vent.)

SABRAN. Ma vie n'est ni à vous, ni à lui; que celle à qui je l'ai donnée regarde encore et me juge.

FRÉDÉRIC. C'est avec moi que vous vous battrez!

SABRAN, le désarmant. Vous n'avez plus d'épée... A nous deux, monsieur! (Il se bat avec Canillac.)

FRÉDÉRIC, voulant se jeter entre eux. Non... non!

LE CAPITAINE. Frédéric!... (Il le retient, aidé de l'officier. — Marcelle, pendant que les fers se croisent, se penche avec terreur et regarde le combat.)

CANILLAC, touchant Sabran à la poitrine. Vous êtes touché, monsieur, touché en pleine poitrine.

MARCELLE. Ah! (Elle tombe à genoux et se cache la figure dans ses deux mains.)

TOUS. Blessé!...

SABRAN, qui a chancelé, se redressant tout à coup. Blessé, moi? Allons donc, monsieur! (Le combat continue.)

CANILLAC, se fendant. Cette fois, la lame est entrée dans les chairs.

MARCELLE, frissonnant. Ah! le malheureux!...

SABRAN. Vous mentez, monsieur! vous avez peur et vous mentez!... (Sabran attaque Canillac avec fureur et l'étend à ses pieds. — Le capitaine, Frédéric et l'officier s'élancent vers lui.)

LE CAPITAINE. La blessure est profonde... mortelle peut-être... Vite, messieurs, là, dans le pavillon. (Ils l'emportent: Marcelle s'approche lentement et les yeux baissés de Sabran, qui paraît la chercher du regard.)

SCÈNE XI.

SABRAN, MARCELLE, puis LE CAPITAINE.

SABRAN. Votre frère existe, Marcelle; ai-je bien tenu ma parole?

MARCELLE. Oui, vous avez tenu votre parole... mais souvenez-vous qu'il reste une victime... souvenez-vous de Diane!...

SABRAN. Oh! c'est d'elle que vous me parlez encore... après tout ce que je viens de souffrir pour vous!...

LE CAPITAINE, revenant. Monsieur, vous avez refusé de vous battre avec Frédéric... et si vous refusez encore de rendre l'honneur à mademoiselle Diane de Pontalec, il faut que je vous tue...

MARCELLE. Que dites-vous?

SABRAN, chancelant et essayant de sourire. Me tuer?... La tâche vous sera facile... capitaine... re... regardez... (Il ouvre son pourpoint et montre sa poitrine inondée de sang.)

MARCELLE. Ah!... secourez-le, secourez-le...

LE CAPITAINE. Oui, oui, du secours...

SABRAN, bas à Marcelle. Croyez-vous que je vous aime, à présent?

MARCELLE, bas. Ah! taisez-vous... taisez-vous!

LE CAPITAINE. Vite... un mouchoir...

MARCELLE, donnant le sien. Oh! quelle horrible blessure, et comme ce sang coule!

LE CAPITAINE. Allons! c'est un grand coupable, mais il a bravement fait son devoir. Dieu veuille qu'il ne meure pas!

MARCELLE. Oh! oui, oui... faites qu'il vive, mon Dieu! (A part.) Mon Dieu! faites que je ne l'aime pas!...

ACTE CINQUIÈME.

L'extérieur du pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Comment, capitaine, vous êtes décidé à nous quitter?

LE CAPITAINE. On ne peut plus décidé... je reprends la mer.

FRÉDÉRIC, montrant le pavillon. Et... celui qui est là... le malade, le blessé?...

LE CAPITAINE. M. de Sabran? Il peut se passer de moi, aujourd'hui que sa présence ici n'est plus un mystère, aujourd'hui que tout le monde s'empresse autour de lui.

FRÉDÉRIC. Tout le monde?...

LE CAPITAINE. Excepté toi, c'est vrai... Tu n'as pas voulu le voir.

FRÉDÉRIC. Pourquoi le verrais-je?... Je n'ai pas de pitié pour cet homme, et il est trop faible encore pour que je puisse laisser éclater devant lui ma colère et ma haine.

LE CAPITAINE. Qui sait? il a vu la mort de si près, qu'il a pu faire un retour sur lui-même; peut-être qu'une fois rétabli, il réparera sa faute.

FRÉDÉRIC. Et me rendra-t-il, à moi, le bonheur qu'il m'a pris?... Tenez, ne nous occupons pas de lui en ce moment; son jour viendra. C'est de vous qu'il s'agit. Vous allez donc braver de nouvelles fatigues, affronter de nouveaux dangers?...

LE CAPITAINE. Des dangers... des fatigues... en mer?... Parlons-en... Fou que j'étais, je croyais comme toi, mon garçon, que le calme demeurait à terre, dans un bon vieux château, au coin de l'âtre en hiver, ou sous les grands arbres en été... Ah bien oui! il y a plus d'ouragans et de tempêtes dans un salon, dans le plus petit boudoir, que sur les océans réunis... Aussi, c'est bien résolu, je pars, je me rembarque.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, DIANE, MARCELLE.

LA DUCHESSE. Est-ce bien sérieusement que vous songez à partir, capitaine?

LE CAPITAINE. Madame, si vous aviez vécu à mon bord, vous sauriez que personne ne m'a jamais fait changer de résolution... Quand on a été pendant douze ans capitaine de frégate, quand on a commandé en maître, en souverain sur son navire, on a pris l'habitude de vouloir... et ce qu'on veut... on le veut bien. Aujourd'hui ou demain, je serai en route... Ainsi donc, recevez tous mes adieux... Adieu, Marcelle!

MARCELLE. Adieu, capitaine! Soyez plus heureux que moi!

LE CAPITAINE, vivement. Plus heureux!... Vous êtes donc malheureuse, Marcelle?

MARCELLE. Que vous importe, puisque vous nous quittez? (Haut.) Quand partez-vous?

Digitized by Google

LE CAPITAINE. Mais je partirai... (A part.) Malheureuse, elle !

DIANE. Aujourd'hui, disait-il.

FRÉDÉRIC. Oui, ou demain, au plus tard.

LE CAPITAINE. Aujourd'hui, demain... Je partirai quand je voudrai ; je suis le maître, je pense?

LA DUCHESSE. Mais c'est vous qui disiez...

MARCELLE. Personne ne prétend changer vos résolutions, capitaine.

LE CAPITAINE. Et si je veux qu'elles changent, moi? Est-ce que je suis l'esclave du parti que j'ai pris?... Moi, capitaine de frégate, maître et souverain à mon bord, est-ce que je n'ai pas le droit de changer d'idée, par hasard?... Il me plaisait de partir, il me plaît de rester... qui est-ce qui a quelque chose à redire à cela?

LA DUCHESSE. Oh ! personne, capitaine...

FRÉDÉRIC. Non, certes, personne.

LE CAPITAINE, avec douceur. Et vous, Marcelle, vous ne m'en blâmez pas?

MARCELLE, lui serrant la main. Je vous en remercie, mon ami.

LE CAPITAINE. Eh bien, à la bonne heure! Mais, une fois pour toutes, je veux qu'on sache bien que je suis mon maître, et que je ne fais que ma volonté.

LA DUCHESSE, souriant. C'est convenu, capitaine, c'est convenu... et tout le monde ici vous aura gré de cette bonne détermination... nous, d'abord, et votre malade ensuite.

LE CAPITAINE. Oh! mon malade... Dieu merci, ce n'est plus le mien... Depuis que vous avez fait appeler, pour le droguer, tous les médecins de la province, il n'a plus besoin de mes soins. Le pauvre diable pourra mourir à son aise.

TOUS. Mourir ?...

LE CAPITAINE. Dame !... il commençait à aller mieux, il y a huit jours, il n'avait que deux médecins; mais à présent que vous en avez appelé quatre, il n'a qu'à bien se tenir !...

LA DUCHESSE. Rien n'est désespéré... et je serais, pour ma part, très-désolée qu'il arrivât malheur à ce pauvre jeune homme.

MARCELLE. Vous vous intéressez à lui, ma mère?

LA DUCHESSE. Et cependant, je connais son nom... Ce nom, la terreur des familles... Ah ! ce fut autrefois un grand pécheur; mais je crois, aujourd'hui, que le repentir a touché son âme.

DIANE. Vous le croyez?

LA DUCHESSE. Quand j'ai su que M. de Sabran, blessé en duel, était en danger de mort dans ce château, j'ai voulu m'assurer des soins dont on l'entourait. Si coupable qu'il soit, me disais-je, il peut avoir une mère, une sœur... une famille, que sa perte désespérerait ; la mort qu'il voit de près en ce moment le rendra peut-être meilleur ; peut-être, revenu à la vie, réparera-t-il quelque faute...

DIANE. Que dit-elle?

LA DUCHESSE. Et je crois que je ne me suis pas trompée... car lorsqu'il m'a vue à son chevet, ses regards sont longtemps demeurés fixés sur moi. « La duchesse de Pontalec, murmurait-il, ici, près de moi... de moi si coupable!... »

DIANE, s'oubliant. Il disait cela, ma mère?

LE CAPITAINE, bas. Prenez garde, mon enfant, prenez garde !...

LA DUCHESSE. « Laissez-moi mourir, disait-il, laissez-moi expier mes fautes... » Et... le croiriez-vous, il m'a semblé que, dans ses yeux à demi éteints, je voyais rouler de grosses larmes.

MARCELLE. Des larmes !

DIANE. Il pleurait, ma mère?...

LE CAPITAINE. Eh bien, oui, là, il pleurait... Parbleu !... (Très-ému.) je pleure bien quelquefois, moi... un vieux loup de mer ! (Essayant de se remettre.) Mais... mais pas aujourd'hui, pas sur un... étranger, avec qui... nous n'avons rien de commun, que diable !...

LA DUCHESSE. Il est notre hôte, capitaine.

LE CAPITAINE. Oui, ça, c'est vrai, il est notre hôte.

LA DUCHESSE. Mais toi, Frédéric, tu dois l'avoir connu à Versailles?

FRÉDÉRIC. Je l'ai connu, madame...

LA DUCHESSE. Et tu l'as revu souvent, depuis qu'il est blessé ?

FRÉDÉRIC. Pas encore, madame la duchesse... J'attends...

LA DUCHESSE. Mais, j'y songe... j'ai prié le docteur Herbet de me renseigner confidentiellement sur l'état du malade. Je l'attends aujourd'hui à deux heures...

LE CAPITAINE. A deux heures?... En ce cas, c'est lui qui doit vous attendre, car l'heure est passée.

LA DUCHESSE. Allons le retrouver au château. Venez, mes enfants, venez... Frédéric, donne donc le bras à Diane.

DIANE. A moi?

LA DUCHESSE. Sans doute, à sa fiancée...

DIANE. Sa fiancée !

FRÉDÉRIC, lui donnant le bras. Diane, vous ne refuserez pas du moins de vous appuyer sur le bras de votre frère... (La duchesse, Frédéric et Diane sortent. Le capitaine va pour les suivre, Marcelle le retient.)

SCÈNE III.

MARCELLE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Vous avez à me parler, Marcelle?...

MARCELLE. Mon ami, vous avez jusqu'ici prodigué généreusement vos soins à celui qui est là...

LE CAPITAINE. Moi?... Allons donc, je n'ai rien prodigué du tout.

MARCELLE. Vous avez passé vos nuits à son chevet.

LE CAPITAINE. Le beau mérite ! je n'aime pas à dormir.

MARCELLE. Et voilà qu'aujourd'hui vous vouliez partir, l'abandonner ainsi que nous... il n'y a donc plus d'espoir?... Il est donc perdu sans ressource?...

LE CAPITAINE. Non, non ; et je crois même, comme le disait la duchesse, que le repentir a touché son cœur, car les reproches dont vous l'avez accablé sont toujours présents à sa pensée. Il veut vous voir, il veut venir se jeter à vos pieds... enfin il vous appelle à grands cris, et d'une voix si déchirante, que moi-même, un soldat, je ne peux pas l'entendre sans frémir.

SABRAN, dans le pavillon. Marcelle !... Marcelle !...

MARCELLE, tremblante. Ah !...

LE CAPITAINE. Écoutez... écoutez !...

SABRAN. Marcelle !...

MARCELLE, d'une voix sourde. Ah ! mon Dieu !

UN DOMESTIQUE, sortant du pavillon. Monsieur le capitaine !

LE CAPITAINE. Qu'y a-t-il?

MARCELLE. Parlez ! mais parlez donc !

LE DOMESTIQUE. J'avais quitté un instant le malade. Quand je suis revenu auprès de lui, je l'ai trouvé debout, couvert de ses habits, et quand j'ai voulu le saisir, il s'est échappé de mes mains en criant, et maintenant j'ignore ce qu'il est devenu.

LE CAPITAINE. Tu l'as laissé échapper !... Venez... suivez-moi !... (Il rentre dans le pavillon avec le domestique.)

MARCELLE, essayant de les suivre. Oui, oui, courons... (S'arrêtant.) Oh ! je ne peux pas... la force m'abandonne... je ne peux... (Voyant paraître Sabran.) Ah !... (Elle le regarde en tremblant.)

SCÈNE IV.

MARCELLE, SABRAN.

(Sabran est excessivement pâle, ses joues sont amaigries, et ses yeux, cerclés de noir, semblent creusés par la souffrance; il marche avec peine, mais il s'efforce de se tenir droit et de lutter contre la douleur et la faiblesse.)

MARCELLE. Vous... vous ! ..

SABRAN. N'est-ce pas naturel?... J'ai reçu l'hospitalité dans cette maison... ne dois-je pas... en venir rendre grâce... à ceux qui me l'ont accordée, aujourd'hui que me voilà guéri ?

MARCELLE. Guéri !... vous êtes guéri?

SABRAN. Oui. Pourquoi donc me regardez-vous ainsi?...! On dirait que je vous fais peur !

MARCELLE. Peur ?... Non, non... mais... vous vous illusionnez peut-être sur votre état... Vous êtes si pâle encore... vous paraissez si faible !

SABRAN. Faible... moi?... (Avec amertume.) Vous vous trompez; la vie et la santé me sont revenues... Je suis si heureux !

MARCELLE, à part. Oh ! que de souffrance dans sa voix... dans son regard !

SABRAN. On ne voulait pas me laisser arriver jusqu'à vous, Marcelle, est-ce que vous aviez défendu qu'on me permît de vous voir une dernière fois ?

MARCELLE. Une dernière fois !.. Pourquoi serait-ce la dernière ?

SABRAN. Vous me le demandez? Vous avez donc cru mes paroles... Regardez-moi donc bien, Marcelle... est-ce que la mort n'est pas écrite sur ce visage?

MARCELLE. La mort !...

SABRAN. Osez interroger ce regard, est-ce qu'il ne vous dit pas un éternel adieu?

MARCELLE. Par pitié, ne me parlez pas ainsi !... Ce n'est pas pour me briser le cœur que vous êtes venu. Que vous ai-je fait ? Vous ne pouvez pas me haïr ?...

SABRAN. Vous haïr !... Mais si j'existe, si j'ai accepté leurs soins, Marcelle, si je n'ai pas vingt fois arraché l'appareil qu'ils ont mis là, c'est qu'une seule pensée, un seul désir

me soutenaient encore... Pensée incessante, désir irrésistible... vous revoir, ne fût-ce qu'un instant, une minute... oui, vous voir, vous entendre... (Il s'approche d'elle, qui s'éloigne.) C'est pour cela que j'existe, Marcelle... ne me condamnez pas encore.

MARCELLE. Je vous en supplie, je vous en conjure à mains jointes, ayez pitié de moi! je suis votre amie, je suis votre sœur.

SABRAN. Eh bien, ma sœur, j'ai besoin que vous me pardonniez... pour mourir en repos.

MARCELLE. Ne parlez plus de mourir. Je vous pardonne, entendez-vous? je vous pardonne, mais dites-moi que vous vivrez.

SABRAN. Mais une seule chose peut me faire vivre, c'est votre amour.

MARCELLE. Vous aimer... moi?... Jamais... jamais!... Ne me demandez pas cela, c'est impossible, vous dis-je!

SABRAN. Adieu, je vais cesser de souffrir...

MARCELLE. Non... non... vous ne me quitterez pas ainsi.

SABRAN. Vous savez bien que je ne peux pas vivre, puisque vous ne pouvez pas m'aimer?

MARCELLE. Cet amour serait un crime.

SABRAN. Un crime!

MARCELLE. Et mon devoir est de placer, entre nous, une barrière éternelle.

SABRAN. Que dites-vous?

MARCELLE. Je dis...

LE CAPITAINE, entrant. Qu'y a-t-il?

MARCELLE, l'apercevant. Ah!... mon ami!

SCÈNE V.

Les Mêmes, LE CAPITAINE.

MARCELLE. Vous vouliez partir... et si vous êtes resté, c'est que vous m'aimez, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE. Si je vous aime!

MARCELLE. Eh bien, voici ma main... je serai votre femme.

SABRAN. Sa femme!...

LE CAPITAINE. Ma... ma femme!... ma femme, à moi... vous, Marcelle?...

MARCELLE. Le voulez-vous?... Répondez...

LE CAPITAINE. Si je le veux!... Pardon, mille pardons, Marcelle... Je me connais bien, je n'ai pas pu vous inspirer d'amour!... Non, non, c'est impossible, vous n'en avez pas!

MARCELLE. J'aurai du moins le respect de mes devoirs, le respect du nom que je porterai... Je vous promets enfin l'affection sincère et dévouée dont vous êtes digne! Et bientôt, mon ami, vous pourrez demander ma main à la duchesse.

LE CAPITAINE. C'est donc bien vrai, ce n'est donc pas un rêve?

SABRAN. Oh! c'est trop... c'est trop de douleur... (Marcelle fait un mouvement pour s'élancer vers lui, puis elle s'arrête et le montre au capitaine.)

LE CAPITAINE. Oh! ce pauvre Sabran. Dans ma joie égoïste, j'oubliais... Voyons, voyons, du courage!

SABRAN, relevant la tête et le regardant. Du courage?... J'en aurai... j'en ai... (Il essaye de se lever et retombe.)

LE CAPITAINE. Restez, restez, le docteur est encore auprès de la duchesse... et je vais vous l'amener... Allons, bon espoir, marquis, bon espoir; le bonheur est comme le soleil, Dieu ne l'a pas fait pour un seul, et j'en ai trop aujourd'hui pour qu'il ne vous en arrive pas bientôt à votre tour.

SABRAN. Bientôt... oui.

LE CAPITAINE. Au revoir, madame la capitaine; non, madame l'amirale, car je veux vous gagner ce titre-là, Marcelle! Au revoir! (Il sort.)

SCÈNE VI.

SABRAN, MARCELLE.

MARCELLE, après un silence, et répondant au regard que Sabran attache sur elle. C'était mon devoir, Raoul, ne le comprenez-vous pas?...

SABRAN. Je le comprends... Mais pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir?

MARCELLE. Afin que vous remplissiez le vôtre.

SABRAN. Le mien! Je vous aime, et vous voulez que je devienne le mari d'une autre?... Son mari, moi?... Ah! ah! Mais, tenez, Marcelle, à cette pensée-là, ce n'est plus seulement mon cœur qui se déchire, c'est ma tête qui s'égare... Son mari!...

MARCELLE. Il le faut, Raoul, il le faut : tout à l'heure, vous étiez à mes pieds, eh bien, je suis aux vôtres maintenant, et c'est pour vous, pour votre bonheur à venir... non, c'est pour moi, entendez-vous? c'est pour moi que je vous implore, pour moi que je vous dis : « Raoul, ne me refusez pas la seule joie qui me reste, ne me refusez pas le droit de vous aimer comme un frère. »

SABRAN. Marcelle! Marcelle!...

MARCELLE. Par pitié!... par grâce, ne me refusez pas!

SABRAN. C'est ma vie que vous me demandez, Marcelle!... Prenez-la, je vous la donne.

MARCELLE. Ah! merci, Raoul, merci!... Je suis fière de mon œuvre, je suis fière de vous!... Oui, oui... je cours sécher les larmes de Diane... Je préparerai la duchesse... je les conduirai près de vous... A bientôt, Raoul, à bientôt! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

SABRAN, puis LE CAPITAINE.

SABRAN, avec égarement. Que lui ai-je dit?... que lui ai-je promis?... Je ne sais plus... Ah! Diane!... ce mariage!...

LE CAPITAINE, entrant. Le docteur est encore au château, il va venir.

SABRAN, froidement. Je vous remercie, monsieur, je n'ai besoin de rien.

LE CAPITAINE. De quel ton vous me dites cela!

SABRAN, à part. Lui! son mari!...

LE CAPITAINE. Est-ce que vous m'en voulez, monsieur de Sabran?

SABRAN, avec ironie. Pourquoi vous en voudrais-je?

LE CAPITAINE. Je n'ai peut-être pas été, pour vous, une bien bonne garde-malade; mais ce n'est pas ma faute, que diable! Si la main était rude, le cœur n'y était pour rien... Allons! voyons, je suis si heureux aujourd'hui... ne me gâtez pas mon bonheur.

SABRAN, à part. Son bonheur!...

LE CAPITAINE. Comprenez vous, moi, le mari de Marcelle!... Est-ce que vous ne me félicitez pas?

SABRAN. Je vous félicite, oui, vous êtes heureux... bien heureux... (Il se dirige vers le pavillon.)

LE CAPITAINE. Où allez-vous donc?...

SABRAN. Là, dans ce pavillon... Je veux écrire. (Il fait quelques pas et se trouve en face de Frédéric.)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

SABRAN. Frédéric!

FRÉDÉRIC. Monsieur?...

SABRAN. Je veux... je désire vous parler...

FRÉDÉRIC. Que me voulez-vous, monsieur?

SABRAN. Je veux vous dire que je me repens du mal que je vous ai fait.

FRÉDÉRIC. Vous!... (Il regarde le capitaine avec étonnement.) Il dit?...

LE CAPITAINE. Eh bien, oui, il... il dit qu'il se repent.

SABRAN. Et, je vous en demande pardon, Frédéric.

FRÉDÉRIC. Pardon!... vous me demandez...

LE CAPITAINE, bas à Frédéric. Est-ce que cela ne te remue pas, voyons?...

SABRAN. Je rendrai l'honneur à votre maison, Diane sera ma femme.

LE CAPITAINE. A la bonne heure, donc!

SABRAN, dont l'égarement augmente. Oui, elle sera ma femme, et j'ai l'âme remplie de l'image d'une autre... d'une autre que j'aime avec passion, avec délire, et je me sacrifie!... et j'ai fait ce serment terrible!... Mais qui donc a pu me l'arracher... qui donc?

LE CAPITAINE ET FRÉDÉRIC. Qu'avez-vous?

SABRAN, revenant à lui. Moi! rien!... Ah! Frédéric, je vous ai fait bien du mal; mais, croyez-moi, vous êtes bien vengé. (Il tend la main à Frédéric qui hésite.)

LE CAPITAINE, à Frédéric. Eh bien, voyons, est-ce que tu vas laisser cette main-là sans la prendre, toi?

FRÉDÉRIC, à part. Quel trouble dans son regard! (Il prend la main de Raoul.)

SABRAN, la serrant avec force. Frédéric!

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, MARCELLE, DIANE.

MARCELLE, montrant Sabran. Ma mère, voici M. de Sabran.

LA DUCHESSE. Marcelle assure, monsieur, que vous avez... une demande importante à m'adresser.

SABRAN. Moi, madame !...

MARCELLE, bas, à Sabran. Souvenez-vous de votre promesse.

SABRAN, à part. Ma promesse?... Oui... oui... (Haut.) Madame la duchesse, je vous supplie... de m'accorder... la main (Il regarde Marcelle) de mademoiselle Diane de Pontalec...

LA DUCHESSE. La main de Diane!... Mais Diane est fiancée à Frédéric...

FRÉDÉRIC. Ce mariage ne peut plus avoir lieu, ma mère...

LA DUCHESSE. Comment?...

LE CAPITAINE, à part. Qu'est-ce qu'il va dire?...

FRÉDÉRIC. J'ai vécu trop longtemps loin de vous, ma mère, loin d'elle... qui devait être ma femme! Depuis notre séparation, une faute a été commise...

TOUS. Une faute!

FRÉDÉRIC. Une faute dont je suis coupable... mon devoir est de la réparer... Je ne puis plus être l'époux de Diane.

DIANE, bas, et avec reconnaissance. Frédéric!...

LE CAPITAINE, de même. C'est bien ça, c'est très-bien, mon garçon.

LA DUCHESSE. Mais c'est à Frédéric que ton cœur s'était donné, Diane... à lui, n'est-ce pas?... (Diane courbe la tête.) Non? (A Sabran.) Et vous aimez Diane, monsieur?... vous l'aimez?

SABRAN, regardant Marcelle. Je... moi... je...

MARCELLE, bas. Courage... courage!...

SABRAN, hors de lui. Vous voulez que je dise... Oui... oui... je... je..., (Poussant un éclat de rire.) Ah! ah! ah! Eh bien, oui, je l'aime... je l'aime, entendez-vous? Est-ce que je ne m'appelle pas Sabran, est-ce que je n'ai pas un cœur à contenir tous les amours?... Je l'aime... je l'aime...

MARCELLE, le regardant avec épouvante. Grand Dieu!

TOUS. Que dit-il?

SABRAN. Je dis qu'il n'y a de vrai que le plaisir... qu'il n'y a de bon que l'ivresse... Aimons et buvons!... Vive Dieu!... à moi Clermont, Fargis et Canillac... A moi la folie, à moi l'amour!... à moi... (Poussant un nouvel éclat de rire.) Ah! ah! (Il tombe. — Diane et Marcelle s'élancent auprès de lui.)

DIANE. Marcelle, sa raison est perdue!...

MARCELLE. Ne désespère pas, Diane!... tes soins, ta tendresse, le rendront à lui-même!... Tu seras heureuse, ma sœur... tu seras heureuse!

76900

FIN.

N.º d' Invent: 168